

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

55e ANNÉE. N° 9 1er SEPTEMBRE 1912.

DIRECTEUR-GÉRANT : PAUL LEYMARIE

PRÉJUGÉS ET SPIRITISME

Ouvrage inédit par M. Dubois de Montreynaud

(*Suite*)

Caractères du Préjugé

A première vue, il semblerait que dans la vie pratique, le préjugé ne s'étendit pas au delà de certaines manières d'être et de vivre propres aux différentes classes de la société. Mais non, dans ces conditions même il dégénère encore pour descendre d'un rang et devenir la « routine ». La routine ? C'est

en quelque sorte la désertion de tout raisonnement. C'est sous l'inspiration, sous la poussée de la routine à laquelle il se soumet en quelque sorte automatiquement, que l'homme arrive à accomplir des actes étranges souvent en contradiction flagrante avec l'équité, la justice et même l'honorabilité. Il faut nécessairement supposer à ceux qui obéissent à la routine une mentalité spéciale dans laquelle les notions vraies dues au raisonnement, sont à peine éveillées, ou de laquelle elles sont systématiquement écartées. L'expérience et l'habitude ont raison de la routine, quand celle-ci s'applique aux conditions matérielles, parce que l'amélioration de ces conditions amène à la longue une conviction nouvelle.

Mais la routine, qui s'applique aux conditions morales de l'existence ne cède pas à des arguments matériels. L'homme qui la subit veut raisonner, discuter, et ses moyens de défense sont d'autant plus violents qu'ils s'appliquent à une cause qui lui est plus chère, et que l'éducation première lui a plus fait défaut, dans la généralité des cas.

Plus le préjugé flatte l'orgueil, l'avarice, l'égoïsme et enfin tous les mauvais penchants, plus il est un ennemi dangereux et difficile à vaincre. Il accepte quelquefois la discussion, mais quand, à bout d'arguments il sent que le terrain lui échappe, alors il se raidit ; et, se renfermant dans un mutisme absolu, ou dans la négation quand même, il oppose la force d'inertie, ou mieux, tel le hérisson aux abois, il présente à ses adversaires une forêt de dards qui le laissent aisément maître de la place ; il se dérobe sans lutter.

Le préjugé dans les classes inférieures

Le préjugé dans les classes inférieures est assurément plus répandu : il y affecte les formes les plus variées surtout la routine. Mais, quelle que soit sa forme, il imprègne l'éducation morale et en vicie les principes. Il influe sur l'éducation physique en l'affectant de toutes les légendes, les racontars, les recettes médicales surannées, aussi peu raisonnées et aussi empiriques les unes que les autres. La *Faculté* y est discutée et combattue par des raisonnements extraordinaires toujours tirés du même fond, c'est-à-dire, de l'usage et de « On ». Toutes les circonstances de la vie y sont analysées et résolues suivant les *usages en faveur* qui sont variables d'un pays à l'autre et souvent d'une famille à l'autre ; car il ne faut pas négliger ce facteur important pour l'homme, toujours jaloux de ce qui est « Lui » ou à Lui et qui vaut mieux que ce qui se trouve chez le voisin d'en face.

Dans ces milieux, les idées les plus nobles y sont souvent associées à des idées étranges. On est stupéfait d'y avoir des pratiques religieuses adaptées aux éléments les plus profanes ; et il serait difficile de démêler, dans ce chaos, l'idée chrétienne de l'idée païenne et, en dernière analyse, la disposition der-

nière d'esprit de ceux qui les pratiquent. L'enseignement religieux s'y mêle aux négations matérialistes et s'y enchevêtre à tel point qu'il est bien difficile d'y retrouver une idée saine, nettement exprimée.

La politique intervient à son tour pour détraquer les cerveaux en suscitant des jalousies, des haines des idées de mal qui à leur tour déterminant une ambiance de mal, provoquent au mal, à la haine, à la révolte tous ceux qui baignent dans cette atmosphère. Et de même que dans un milieu de bien, provoqué par les effluves de bien qui y sont apportées par les idées d'altruisme, de charité et d'amour, ceux qui en sont imprégnées ne reçoivent que des effluves de bonté et d'humanité, de même l'atmosphère de mal développée et entretenue par le préjugé ne peut faire que des victimes du mal. J'ai défini la Psychosie.

Or, il est incontestable que si le préjugé peut être exceptionnellement inoffensif et bénin, le plus souvent au contraire, il est, chez l'homme isolé qui le subit, l'artisan du mal, et de grands maux précurseurs de désastres et de cataclysmes chez les peuples qui sont trop veules pour chercher à s'en affranchir.

D'où il suit que, plus le préjugé est implanté dans l'esprit de l'homme et plus l'homme a de raison d'être entraîné au mal. C'est là un cercle vicieux dont on ne peut sortir qu'en réformant la méthode d'enseignement moral, sinon l'enseignement lui-même tout entier.

Ce que j'ai dit des classes inférieures est en principe applicable à la classe moyenne avec cette différence toutefois, que dans les classes inférieures on pratique généralement, et à de très rares exceptions près, la charité, l'amour du prochain. L'ouvrier est charitable, pitoyable aux malheureux : toujours empressé à porter secours à qui en a besoin sans distinction de classes, toujours disposé à partager son morceau de pain et sa place au foyer. Cette disposition heureuse permet toujours d'espérer la régénération, la rédemption de ce cœur généreux qui sait si bien pratiquer la charité dans l'ombre, modestement, sans bruit et sans esprit de retour ; de ce cœur qui, à l'exemple du divin Maître, sait donner et aimer. C'est à ceux-là que comme à la Madeleine de l'Évangile, il sera beaucoup pardonné, parce qu'ils auront beaucoup aimé.

L'ouvrier enfin, ainsi que l'homme de condition modeste et inférieure aux yeux de la société, n'est pas cupide, avare. Il faut être prévoyant comme la fourmi. Il sait que le Ciel l'aidera s'il sait s'aider lui-même, mais là se limite son ambition des biens de ce monde. Assurer à ses petits et à lui le pain quotidien : à lui-même une retraite pour ses vieux jours, faire un peu de bien aux malheureux, et c'est tout. Tandis que l'homme de condition moyenne, relativement favorisé par la fortune et par la naissance n'a que la préoccupation, l'unique objectif de *gagner de l'argent*, de s'enrichir, souvent

per fas et *nefas*, c'est-à-dire sans scrupules, sans considérations de délicatesse et de procédés, au mépris de toutes les révoltes de sa conscience avec laquelle il a signé toutes les transactions les plus basses et les plus indélicates. Pour lui le préjugé a du bon, et il s'en réclame toutes les fois que les besoins de sa cause, que ses intérêts le commandent. Il s'en sert comme d'un moyen de parvenir, et il n'est rien qu'il ne soit disposé à lui sacrifier. L'orgueil s'associe à sa cupidité, ces deux facteurs y produisent lentement, mais sûrement, leur œuvre néfaste, en dissolvant les éléments de bien que Dieu y avait mis, en l'endurcissant, en le cristallisant au point de le rendre indifférent à tout sentiment honnête et délicat et de ne lui laisser qu'une sensibilité, celle de sa fortune ou de son bien-être matériel.

Tout dans la vie l'intéresse, dès que le calcul qu'il en fait lui donne un résultat profitable. Mais cette mentalité constante qui devient son ambiance normale détermine aussi une contre-partie qui apparaît d'une laideur repoussante. L'égoïsme et la pièce d'or ont établi là leur empire. Le cœur successivement desséché au contact de l'un et sous l'influence néfaste de l'autre est tari de la source féconde du bien. La charité, l'amour du prochain, la générosité ne sauraient désormais faire vibrer cet organe glacé. Et si, par un retour occasionnel à de meilleurs sentiments le cœur redevenait sensible, le préjugé ne manquerait pas d'imposer sa tyrannie et d'étouffer dans sa première manifestation un sentiment noble et généreux.

Le préjugé dans les classes inférieures produit certainement des effets funestes, mais il ne détruit pas ce germe fécond de l'altruisme, de la charité, de l'amour du prochain : il laisse donc, je l'ai déjà dit, la porte ouverte à la rédemption, à une régénération possible. Dans la classe moyenne, ce germe est sinon détruit, du moins à ce point altéré et vicié qu'il reste peu d'espoir de voir l'homme revenir à une vie meilleure et mieux en concordance avec l'esprit chrétien, l'esprit de Dieu.

C'est en vain qu'on se réclame de dévotion, d'idées et même de pratiques religieuses. Usant de sa liberté, l'individu adopte telle ou telle doctrine et se construit une religion faite de pièces et de morceaux qui lui semble convenir le mieux à son tempérament, à ses préoccupations, à sa constitution intellectuelle et à un sentiment résultant d'une conviction due à l'éveil de certaines idées. Ce qui revient à dire : que les croyances les plus diverses, sous l'influence, sous l'action du préjugé, peuvent avoir leur raison d'être. Mais, au contraire de celles qui résultent d'une conviction sincère, quoique irraisonnée bien souvent, et que l'on doit traiter avec bienveillance et charité tant qu'elles ne sont ni aggressives, ni intolérantes, celles-ci doivent nous inspirer du mépris pour les motifs bas et vifs qui les ont inspirées, et de la piété pour ceux qui en subissent la tyrannie.

Le préjugé dans ce milieu qui, à beaucoup près, est le très grand nom-

bre, affecte toutes les formes, envahit tout et arrive successivement à modifier, à déformer et à ruiner tous les principes de morale et d'éducation. Rien ne coûte quand il faut faire ce que l'usage, ce qu'« On », fait. Le convenu auquel on se rallie aveuglément absorbe tout : on lui fait tous les sacrifices matériels et intellectuels, car il faut bien faire ce que « les autres font » sans s'inquiéter des moyens dont les autres disposent, sans se soucier, et souvent même, au mépris des conséquences fâcheuses qui peuvent en résulter pour soi.

Il faut *quand même* paraître : et pour arriver à ces fins, on se ment lâchement à soi-même, aux siens et à la galerie, sans penser que ce mensonge ne trompe personne. On est ainsi entraîné dans un violent courant d'orgueil et d'égoïsme, et si la voix de la raison, du devoir en un mot, se faisait entendre dans cette conscience coupable, chose triste à dire, cette voix ne serait pas entendue.

Combien de ruines se préparent lentement, mais sûrement sous l'influence du préjugé : ruines matérielles provoquant le désespoir et menant tout droit au précipice, c'est-à-dire, au suicide : ruines morales où l'âme désemparée, tel un navire sans gouvernail sous la tempête, vient se briser aux récifs de l'Océan de la vie !

On ne réfléchit pas assez aux dangers que le préjugé fait courir aux sociétés et aux individus qui se laissent gouverner par lui et qui ne savent pas s'en affranchir. On raille spirituellement ; on se défend volontiers et on se pardonne d'y sacrifier, mais on est parfaitement disposé et prêt à juger sévèrement ceux qui y conforment leur conduite. On voit le mal chez son voisin et on ferme les yeux sur le sien propre : Pharisiens que nous sommes : Nous voyons la paille dans l'œil de notre prochain et nous négligeons la poutre que nous avons dans le nôtre !

Le préjugé dans les classes supérieures

Si nous faisons maintenant une incursion dans les classes les plus élevées, supérieures, dirigeantes celles que l'on est convenu de placer au haut de l'échelle sociale, nous découvrons une nouvelle forme du préjugé. Dans les classes inférieures le préjugé se présente, ou ce qui serait plus exact, se dissimule sous des apparences plus vulgaires, souvent même puériles et naïves. Dans les classes moyennes au contraire, on le découvre très subtilement masqué sous des dehors qui de prime abord présentent des aspects de sincérité et d'honnêteté qui semblent très acceptables. La façade est sauvée ; mais c'est dans le fond que s'est infiltré le mal : habillement dissimulé, soigneusement mélangé et amalgamé aux bons principes il n'appa-

rait pas anormal ou discordant ; il faut en chercher les manifestations dans ce qui constitue en quelque sorte les nuances ; mais, en dernière analyse, il se traduit toujours par un même sentiment d'égoïsme, d'orgueil et de cupidité, ainsi que je l'ai déjà dit.

Dans les classes supérieures, la situation est absolument perfectionnée par rapport à celle des classes inférieures. Ici, on ne discute pas, on affirme. A tous les points de vue : religieux, moral, politique, social, la société, ou tout au moins ceux qui se réclament de la haute société, affichent carrément ce qu'ils appellent les usages du « Monde » dont ils s'intitulent modestement les arbitres. Ils sont le grand critère qui fait loi, en attendant que quelque nouvelle déchéance matérielle ou morale leur fasse rendre la main, leur arrache une concession à laquelle ils ne consentent qu'après avoir bien indiqué qu'ils daignaient accepter le nouveau mode.

Dans cette catégorie tout est faux : tout est en façade dissimulant du mieux possible les faiblesses, les tares, les lâchetées et la parfaite hypocrisie. On ne veut rien faire comme les autres, comme les vulgaires boutiquiers et bourgeois. On a de la race, du sang. On est né, etc., etc. Autant de formules qui font partie du langage familier de ce monde. On a des ancêtres qui ont, ou n'ont pas fait parler d'eux. Et souvent, si par une certaine grandeur d'âme prétendue, on daigne descendre au degré inférieur, ce n'est point par un sentiment noble de charité et de fraternité évangélique et chrétienne, mais bien par intérêt et par égoïsme, par orgueil, et toujours avec un certain accompagnement de fanfare qui claironne cette pseudo-concession qu'on a daigné, ou bien voulu faire.

Alors que l'âme droite et vraiment chrétienne, à tous les degrés de l'échelle sociale, sait se faire toute à tous, simplement et sans bruit; alors que dans son besoin d'aimer son prochain, elle sait avec une délicatesse parfaite intervenir auprès de lui, sans éveiller ses susceptibilités, sans froissement, sans heurt, l'âme que le préjugé aveugle empoisonne souvent le bien qu'elle pourrait faire en actions et en paroles en infligeant à celui qui en est l'objet la mortification blessante du bruit et des démonstrations qui font cruellement sentir à celui-ci qu'il est l'obligé.

Pour ce dernier, le bien reçu ne sollicite pas la reconnaissance, et pour celui qui le fait, il ne reste plus qu'un sentiment de sotte vanité qu'il devra expier parce qu'il a sa source dans l'orgueil, alors qu'il devrait déterminer une bonne action à son compte.

Dans ce milieu spécial on fraude avec tout, et suivant les conditions particulières à chacun. Mais l'esprit railleur a beau se masquer sous des apparences « bon enfant », il n'en est pas moins l'esclave du préjugé qui veut qu'On discute tout : les Institutions, la Morale, les Religions, toujours avec une disposition de dédain ou de pitié qui pourrait être prise pour de la bien-

veillance si on n'y reconnaissait tous les caractères de la méchanceté, de l'égoïsme et de l'orgueil.

Dans les classes inférieures, le préjugé est surtout préjudiciable à celui qui ne sait s'en affranchir. Dans les classes supérieures, le préjugé a, en outre, de celui qui y sacrifie, des conséquences directes autrement graves qui sont le préjudice causé au prochain, soit individuellement, soit qu'il soit pris à l'état collectif de société, par le fait du mauvais exemple et du scandale produit.

C'est dans les termes les plus mieilleux, les plus empreints d'une soi-disant bienveillance, d'un soi disant intérêt que dans ce monde spécial, qui n'a rien de supérieur que le nom qu'il s'en donne lui-même, l'on voit se produire les manifestations les plus graves et les plus dangereuses du préjugé sacrifiant à la tyrannie aveugle du « Comme il faut. » On se doit en effet, aux termes du code spécial qui réglemente les usages, de ne pas se laisser éclipser, de tenir son rang et de remettre choses et gens à leur place.

Il est évident que par le temps de liberté où nous vivons, la place de chacun de nous est acquise de par ce fait que nous avons le droit de vivre et et de penser, pourvu que notre acte de liberté ne porte pas atteinte à la liberté de notre prochain. Dès lors, nos droits étant égaux, nous pouvons les exercer dans une mesure égale à la condition de ne pas empiéter sur les droits des autres. Mais ici, nous nous heurtons au plus terrible des préjugés; de celui qui est le plus en règne dans les classes qui nous occupent parce qu'elles considèrent que la liberté est d'abord pour elles, en vertu de leur naissance, et que ceux qui ne sont pas de leur monde peuvent seulement en utiliser les restes qu'elles veulent bien leur abandonner.

Cette classe, soi-disant la plus élevée s'intitule aussi la classe aristocratique. Non pas qu'elle ait le monopole d'une forme d'aristocratie quelconque, mais cette étiquette, sans valeur quant au fond, sert à différencier entre elles les nombreuses catégories d'aristocratie : et, aux yeux de tous, à établir les classifications diverses qui servent à les reconnaître.

Il y a en effet, dans cet ordre d'idées, l'aristocratie de naissance et de caste, l'aristocratie de finance ; l'aristocratie de science, celle d'industrie et de commerce ; l'aristocratie de robe ; la magistrature et le clergé : l'aristocratie d'épée : l'armée, ou les armées de terre et de mer, cette dernière très jalouse de son domaine se croyant auréolée d'un prestige qu'elle refuse aux armées de terre, etc., etc., j'arrête là cette fastidieuse nomenclature.

Toutes ces aristocraties constituent autant d'espèces distinctes qui pourraient faire un code spécial des usages établis pour leurs relations réciproques et ceux afférents à leurs rapports avec tout ce qui n'est pas *eux*.

Or, il est à remarquer que la presque totalité de ces usages sont marqués

au coin de l'égoïsme et de l'orgueil à l'exclusion de toute idée d'altruisme et de charité.

Il existe, entre mille autres, une manifestation spéciale du préjugé qu'on ne saurait trop démasquer, car il faut à tout prix la combattre et l'anéantir.

Il s'agit de cette forme particulière qui, sous l'apparence d'attachement, d'affection, d'intérêt et de devoir, dissimule l'orgueil et l'égoïsme le plus dangereux.

Sous le prétexte spécieux qu'ils étalent devant une galerie bien avertie de vouloir pour leurs enfants la meilleure situation, certains parents, méconnaissant sciemment le sentiment vrai de leur rôle d'éducateurs et de guides, circonviennent, accaparent leurs enfants au point d'empêcher leur expansion naturelle et les obligent en quelque sorte à ne penser et à ne vouloir que ce qu'ils pensent et veulent eux-mêmes. Tout acte d'indépendance de leurs enfants est vivement réprimé. Ils doivent s'inspirer de leurs parents seulement, ne penser et n'agir que suivant leur bon plaisir. L'éducation de ces enfants est dirigée dans un sens voulu, sans qu'il soit tenu compte de leurs goûts ou de leurs aptitudes. Leur établissement dans la vie, le choix d'une profession ou d'une carrière ne dépendent que de leurs parents. Mais ce qui met le comble à cette odieuse tyrannie, c'est le régime exclusif du bon plaisir ou du calcul qui leur est imposé quand il est question de mariage.

A ce moment l'infortuné candidat, malgré lui, doit aimer ou, tout au moins paraître aimer celle qu'on lui a choisie pour femme. Il doit aimer sa belle famille du premier au dernier, ainsi que la situation qu'on lui impose. Rien ne prévaut devant cet argument sans réplique « On doit Il faut !! »

Et tandis que se prépare et s'accomplit ce drame attristant qui n'a pour témoins que la stricte intimité des parents et de leur victime, tandis que celle-ci est tenue à dévorer dans le silence et la nuit ses révoltes et ses rancœurs, tandis qu'elle doit au prix des plus violents efforts, se composer un visage et une attitude de commande, la galerie paraît admirer très fort les qualités de ces parents qui ont su organiser une alliance aussi bien assortie sous tous les rapports. On les félicite, et au besoin même, on paraît les envier, les jalouser, sans songer à demander aux nouveaux époux ce qu'ils en pensent. Le hideux préjugé veut encore que tout soit sacrifié aux convenances et qu'on exécute sans pitié ni merci ces deux malheureux jeunes gens condamnés désormais à vivre associés l'un à l'autre sans retour, et sans doute aussi, à subir la servitude d'une situation et d'un milieu que peut-être ils voudraient fuir !

Que dire de tels parents, et ils sont légion, auxquels le plus bas égoïsme, le plus sot orgueil, l'infâme préjugé font sacrifier le plus saint de leurs devoirs ?

Que dire aussi, dans un même ordre d'idées, de parents qui éloignent

volontairement du mariage leurs enfants, en leur faisant entrevoir et en exagérant intentionnellement les inconvénients matériels du mariage, les charges besoigneuses qui en résultent, et, ce qui est plus grave encore, en leur persuadant, ou en voulant leur persuader que l'amour qu'ils donneront désormais à celle qu'ils auront choisie sera au détriment de leur amour filial et les fera se désaffectionner de leurs vieux parents désormais mis au rancart ??

Des paroles de découragement, de désespoir sont prononcées, arrosées même de larmes abondantes. La scène est attendrissante, navrante et l'enfant se retire ému et converti. Il n'ose plus regarder autour de lui, il ne veut pas être un monstre d'ingratitude comme tous ceux qu'il pourrait rencontrer, et, dans l'amertume de son cœur, étouffant le cri de sa nature en révolte, il immole sur l'autel de l'amour filial tout ce qu'il y a de plus noble, de plus délicat et de plus exquis en lui.

Désormais, il oriente sa vie à contre voie, et contre nature. Il devient, sous cette terrible influence, un être hybride dont l'existence est sans idéal noble, sans autre but que celui que lui impose la matière dans laquelle il doit rechercher sa principale satisfaction. Il est la victime bien innocente de l'orgueil, de l'égoïsme et du préjugé.

Si nous envisageons maintenant les conséquences d'une pareille aberration, nous ne pouvons nous soustraire à un sentiment d'indignation et de révolte contre ceux qui l'ont déterminée, et de pitié et de grande tristesse pour ceux qui en sont les victimes. Mais on a raison surtout d'être effrayé en présence des graves responsabilités qu'assument ceux qui ont ainsi failli à leur devoir. Ils avaient pour mission d'aider, par tous les moyens en leur pouvoir, au développement des facultés et des libertés de ces êtres qui leur devaient le jour et qui étaient en droit de trouver en leurs parents des protecteurs et des guides. Or, qu'ont-ils fait sinon d'être à leur égard de parfaits égoïstes et de lâches exploiteurs ayant indignement abusé de leurs prérogatives et de leur autorité ? Pour eux sonnera bientôt sans doute l'heure des revendications, c'est-à-dire, l'heure de la justice immanente, de la réaction ; et, c'est à ce moment qu'ils devront envisager, trop tard, sans doute, avec stupeur et effroi, la nécessité d'une cruelle mais nécessaire réparation. Le mal qu'ils auront fait, le bien qu'ils auront empêché reviendront contre eux, choc en retour de réaction, œuvre de justice.

Tandis que les malheureux opprimés auront pu largement expier dans une existence, faite pour eux, de peines, de souffrances morales et physiques, de désenchantements et de regrets, leurs oppresseurs, au contraire, devront justement revenir dans une existence matérielle, sur une terre d'expiation, subir les épreuves nécessaires, mais aggravées, pour racheter tout le mal

qu'ils auront fait par des peines et des souffrances semblables à celles qu'ils auront antérieurement fait subir à leurs victimes.

(*A suivre.*) DUBOIS DE MONTREYNAUD.

L'Œuvre Pacifiste de Vauchez

Une lettre de M. LÉON BOURGEOIS, Sénateur, Ancien Ministre

Du *Fraterniste* du 7 septembre 1911 nous extrayons les lignes suivantes :

Nous tenons de bonne source que les intelligences les plus vives, les cœurs les plus élevés, on applaudi à l'œuvre pacifiste de notre vénéré collaborateur.

Plusieurs personnalités marquantes du monde scientifique, des dignitaires de l'Enseignement : inspecteur d'Académie, inspecteur général de l'Instruction publique, d'autres encore ont applaudi aux efforts de Vauchez. N'est-ce pas réconfortant ? N'est-ce pas en même temps la preuve que lorsque nous aurons démontré scientifiquement la vie de l'au-delà, soit par la photographie transcendantale que poursuit également Vauchez, soit par le dynamistographe, dont nous avons parlé dans notre précédent numéro, il se trouvera des hommes d'élite pour faire rentrer à l'École la Morale Fraterniste et qu'il se trouvera des chefs pour en recommander l'application aux Instituteurs, qui, à l'heure actuelle, sont absolument désemparés avec la morale laïque officielle :

Et l'un de nos rédacteurs est venu ajouter encore à notre joie, en nous transmettant la copie d'une lettre qui fut adressée à Vauchez, par Léon Bourgeois, ancien président du Conseil, au moment où celui-ci était dans l'Aube et dans la Marne, faisant tous ses efforts pour calmer les populations qui s'étaient soulevées au sujet de la stupide question de la délimitation de la Champagne.

Cette lettre, nous tenons à la reproduire ici, car elle fut certainement écrite par Léon Bourgeois après que celui-ci eut pris connaissance de l'article de M. Vauchez dans *Le Fraterniste*. M. Vauchez, qui sait combien les journalistes sont coutumiers des indiscrétions, ne nous en voudra donc pas de reproduire cette lettre sans son autorisation. Elle est d'ailleurs trop encourageante, elle féconde trop notre espoir, pour que nous puissions résister à la passer sous silence.

Voici comment s'est exprimé le grand homme d'État :

« Toute ma fidèle admiration pour l'infatigable propagande d'Emmanuel Vauchez, en faveur de toutes les justes causes.

« J'ai confiance avec lui dans le développement de l'œuvre de la Haye et dans le triomphe de ce que j'ai appelé la « Société des Nations ». Je souhaite que l'éloquent appel du vieil ami de Jean Macé soit largement répandu ; il aidera puissamment à l'éducation nécessaire de l'opinion et des gouvernements.

« Avec mon fidèle souvenir à Vauchez. »

LÉON BOURGEOIS

LA GUERRE OU LA PAIX?

Un souffle de discorde semble avoir soufflé depuis quelque temps sur la politique européenne en ce qui concerne les affaires marocaines ; les actes du gouvernement français ont donné lieu à des interprétations presque merveillantes de la part de plusieurs puissances étrangères, en particulier de la part de l'Allemagne ; nous en sommes maintenant à attendre la solution du conflit franco-allemand au Maroc : quelle en sera l'issue ?

Les pessimistes — il y en a quelques-uns en France et en Allemagne — affirment que la crise est extrêmement grave, que les relations diplomatiques seront impuissantes à amener l'entente, et qu'une guerre est pour ainsi dire inévitable entre les deux pays. Les optimistes — ils sont assurément plus nombreux — ont la plus entière confiance en l'efficacité des discussions diplomatiques qui sont ouvertes, et ils gardent l'assurance sereine que le conflit se terminera par une entente loyale qui sauvegardera l'honneur et les intérêts des deux nations.

Quelle issue nous réservent les événements actuels ? Sera-ce la guerre ? Sera-ce la paix ?

Essayons de nous placer sur un terrain de neutralité absolue, et demandons simplement si dans l'état actuel des choses une guerre est possible entre deux ou plusieurs nations civilisées ; nous disons deux ou plusieurs nations, car il est certain que la France et l'Allemagne ne seraient pas seules aux prises dans le cas d'un conflit par les armes : trop d'intérêts économiques sont en jeu dans la question du Maroc pour que la querelle se vide à deux champions !

N'oublions pas que toutes les nations européennes disposent chacune d'armements formidables ; que, dans ces conditions, une guerre constituerait en réalité un massacre effroyable de vies humaines, et, ce qui est pire, un massacre parfaitement inutile. Certes, on enregistre chaque jour au martyrologe de la science les noms d'héroïques victimes qui ont travaillé dans la vaillante cohorte des aviateurs à conquérir l'atmosphère, comme on a con-

quis déjà le sol par la culture, l'eau par la navigation ; mais tout en déplorant la mort de ces hommes valeureux qui sont fauchés en pleine jeunesse, dans toute la force de leur vie, nous avons la satisfaction de penser qu'ils meurent en essayant d'être utiles à leurs contemporains ; ce sont des chercheurs, des champions de la Science, qui, par leur exemple, suscitent d'autres chercheurs qui continueront l'œuvre qu'ils ont commencée.

Dans une guerre, quel but humanitaire est poursuivi, qui vaille qu'on lui sacrifie des centaines de mille hommes ? Le peuple qui se défend dans son droit, il est dans le cas de légitime défense ; celui qui déclare la guerre, c'est-à-dire celui qui attaque, est généralement (pour ne pas dire toujours) poussé par un mobile intéressé qui n'a rien de moral, et c'est sur lui que retombe l'entière responsabilité du massacre. Quelle est donc en Europe, la nation qui voudrait se déshonorer en déclarant une guerre à ses voisins ? Quelle est celle qui voudrait, qui pourrait accepter les formidables responsabilités d'une guerre ?

Nous sommes tous d'accord que le duel, c'est-à-dire la solution par les armes, d'un conflit entre deux personnes, est parfaitement immoral ; nous sourions de pitié quand on nous raconte qu'au moyen âge, lorsque deux seigneurs étaient en désaccord, les tribunaux donnaient raison à celui qui avait vaincu l'autre en champ clos ! Mais la guerre n'est qu'un duel entre les nations, et la pratiquer encore, ce serait revenir aux louches pratiques moyen-âgeuses, excusables autrefois parce que les hommes étaient moins cultivés, moins instruits et moins clairvoyants !

Actuellement, nous avons le droit d'être fiers des merveilleux progrès que nous avons réalisés à tous les points de vue : l'agriculture prospère parce que tous les jours des perfectionnements sont apportés à l'outillage agricole, l'industrie marche à grands pas vers des progrès dont nous entrevoyons à peine l'essor : c'est à la science que nous devons tout cela ; or, la science ne progresse qu'en temps de paix ; si elle a réalisé de si splendides conquêtes pacifiques depuis une quarantaine d'années, c'est parce que la paix a régné entre toutes les nations de l'Europe. Mais dira-t-on, la science s'occupe également d'améliorer et de perfectionner nos engins de guerre : elle n'est pas si pacifiste que cela ? La science a raison de s'occuper de l'amélioration de nos armes : *nous ne sommes pas* TOUS *arrivés à un degré suffisant de culture intellectuelle et de perfection morale, pour qu'il n'y en ait pas quelques-uns encore qui essaient de primer le droit par la force ;* c'est précisément pour que de pareils essais ne puissent aboutir qu'il est nécessaire actuellement de maintenir en Europe la PAIX ARMÉE. Mais, à mesure que les nations évolueront — et elles progressent dans le même sens que les individus qui les composent, — elles comprendront que les dépenses affectées aux budgets de la guerre pourraient être plus utilement employées : le jour où *toutes les*

nations civilisées auront compris cela, elles s'entendront pour procéder à un désarmement partiel.

Pour le moment, toutes les nations européennes sans exception peuvent constater qu'elles ont déjà fort à faire chacune chez elle, en ce qui concerne la politique intérieure : quelle est celle d'entre elles chez laquelle il n'y a pas de discordes intestines, de grèves, etc...

Pourquoi chercheraient-elles les unes ou les autres à éparpiller, c'est-à-dire en somme, à perdre leurs forces pour essayer d'affaiblir leurs voisins ? D'ailleurs, c'est s'affaiblir soi-même déjà, que de chercher à nuire aux autres.

Donc, le simple bon sens nous dit qu'une guerre en Europe n'est pas possible actuellement, et que, dans l'avenir, elle le serait encore moins. Continuons toutefois à entretenir une vaillante et solide armée jusqu'à ce que toutes les grandes nations soient arrivées à comprendre non seulement l'utilité, mais LA NÉCESSITÉ D'UNE CORDIALE ENTENTE. Du jour où cette entente sera réalisée, la question sociale qui agite tant les esprits, surtout ceux de la classe ouvrière, sera bien près d'être solutionnée, pour le plus grand profit de la société tout entière.

EMMANUEL VAUCHEZ

Une appréciation du caractère et du rôle d'Emmanuel Vauchez

A la suite d'un article pacifiste d'Emmanuel Vauchez qui a été publié par un grand nombre de journaux et que nous-mêmes nous avons reproduit dans notre numéro de juillet dernier, M. le Dr Foveau de Courmelles donnait de l'éminent penseur le portrait suivant que nous sommes heureux de détacher pour nos lecteurs.

Notre éminent et vénérable ami M. Emmanuel Vauchez qui a atteint sa 75e année a, malgré les ans et un labeur acharné, conservé l'ardeur de la jeunesse et la foi patriotique toujours aussi vivace. Ses convictions humanitaires, profondément enracinées, et sa perspicacité remarquable lui ont valu de réaliser dans le domaine de la science le rôle de précurseur.

Frappé des désastres qu'entraînerait un conflit européen et de la ruineuse « paix armée », il nous expose aujourd'hui une nouvelle idée philosophique sur le désarmement général et l'obligation par les puissances de porter leurs différends devant un tribunal d'arbitrage.

Nous avons souvent parlé de l'apôtre ardent qu'est Vauchez. Encore dernièrement, nous rappelions sa souscription pour photographier sans médiums, c'est-à-dire sans intermédiaires pouvant ou non falsifier de délicats phénomènes, les êtres et les radiations invisibles de l'espace. Vauchez croit à la survie et voudrait en faire la démonstration matérielle et tangible qui, partant, convaincante, moraliserait. Et par ce temps d'amoralité, ce serait un grand bien.

Toute la vie d'Emmanuel Vauchez fut un long apostolat.

Au lendemain de nos désastres de 1870, il organisait avec Jean Macé, la Ligue de l'Enseignement, qui devait partout rayonner et étendre les bienfaits de l'instruction. Il écrivait des manuels qui eurent le plus grand succès, puis son consciencieux et scientifique ouvrage *La Terre* sur l'évolution de notre globe et de l'homme.

A l'âge où depuis longtemps on se repose, il reste d'une juvénilité sans pareille, animé du même prosélytisme pour le beau, le bon et le bien. Ardent à vouloir, il parle et agit. Il étudie les œuvres philanthropiques et les aide de ses deniers. Il s'adonne à des phénomènes pour nous connexes de nos études électriques, à l'examen raisonné des forces vitales et psychiques et veut, nous l'avons dit, photographier par des moyens pratiques et à la portée de tous ; de là, sort l'album de *Photographie transcendentale* récemment publié, ensemble de documents étonnants et sollicitant la répétition et l'étude ; là, le commandant Darget l'aide.

Dr FOVEAU DE COURMELLES.

LA CROISADE D'EMMANUEL VAUCHEZ

Extrait du *Rappel* du 16 octobre 1911.

« L'idéal d'une belle vie, a dit Auguste Comte, c'est une pensée de jeunesse réalisée par l'âge mûr ». Toute la carrière publique de mon éminent compatriote et ami Emmanuel Vauchez fut dominée par un souci constant : il avait compris que la République ne pouvait durer qu'à la condition de s'emparer de l'âme de l'enfant, et il s'efforça de faire du livre et de l'école les meilleurs auxiliaires de la propagande démocratique.

Le vaste pétitionnement qu'il organisa en faveur de l'enseignement obligatoire gratuit et laïque réunit plus de 1.300.000 signatures et détermina un tel mouvement d'opinion en France que les voies étaient désormais frayées à l'œuvre magnifique de Jules Ferry. Par là, Vauchez mérite d'être considéré comme l'un des véritables fondateurs de la troisième République.

Mais son action ne se borna pas à affranchir l'école des influences de caste et de secte. Il provoqua, en quelques années, la création de 200 bibliothèques régimentaires, car il était de ces républicains clairvoyants qui rêvaient, dès les premières heures de notre relèvement, au lendemain des défaites inexpiables, de transformer l'armée en une sorte de haute école nationale, où les générations auraient appris leurs devoirs civiques en se préparant à défendre la Patrie.

Je le vois encore, travaillant dans le modeste cabinet qu'il occupait au fond d'une cour de la rue Saint-Honoré, dans le local du *Cercle parisien de la Ligue de l'Enseignement*. De ce foyer de propagande, combien partirent d'appels aux bons citoyens, d'initiatives ardentes et généreuses! C'est par milliers qu'il faut compter les bibliothèques populaires, les sociétés d'éducation, les cercles démocratiques, surgis du sol à la voix de Vauchez et de ses compagnons de lutte. Des montagnes de livres, de publications, de brochures, d'éléments scolaires de toute nature, se répandirent de là sur toute la France.

Maintenant encore, au lieu de goûter un repos bien gagné dans la solitude qu'il a choisie, en contemplant le succès de son œuvre, en applaudissant de loin à l'apothéose de cette glorieuse *Ligue de l'Enseignement*, qui a aujourd'hui pignon sur rue et est devenue une des puissances du jour, le bon champion du progrès se jette à nouveau dans l'arène avec une crânerie juvénile.

La République ne pouvait vivre que par l'appui des masses conscientes, s'était dit Vauchez. Mais il est certain aussi qu'elle ne peut accomplir son évolution normale et tenir ses promesses qu'à l'abri de la paix. La guerre est un legs maudit de l'Ancien Régime; elle doit disparaître avec l'ignorance et sa mère légitime, la Superstition.

Le *Rappel* a publié la noble proposition de Vauchez, visant à l'établissement d'une *entente internationale*. C'est le dernier mot de l'avenir. En dépit des alertes, des incidents fâcheux, comme le différend marocain et le conflit turco-italien, nous marchons visiblement vers l'ère bénie où s'instituera, suivant la prédiction de M. Léon Bourgeois, la « société des nations ».

Aussi, les derniers événements donnent-ils une haute et rassurante importance à l'article que nous adresse l'ancien collaborateur de Jean Macé et qui s'inspire de la plus brûlante actualité.

Écoutons avec respect cette voix prophétique, qui nous promet la fin prochaine des abus de sa force avec une véhémence telle, qu'elle commande la confiance et impose la certitude.

NOEL AMAUDRU.

La Science de demain

(Extrait du journal bi-mensuel, *Le Progrès*, juin 1912.)

Il a toujours paru à l'humanité pensante que la vie ne devait pas s'arrêter à la mort, que la pensée n'était pas une simple fonction du cerveau et que tout ne mourrait pas à notre disparition terrestre. Seulement cet idéal ne pouvait être formé que d'hypothèses ne se basant sur aucune démonstration scientifique et les inlassables chercheurs marchaient toujours à la conquête de l'explication des *Forces naturelles inconnues* . . . . . .

. . . . . .

Il serait inutile et même absurde de nier les manifestations de ces forces-là : les phénomènes télépathiques, la transmission de pensée sont des faits absolument prouvés dans lesquels l'hallucination, la suggestion ne rentrent pour rien.

Il est scientifiquement établi à l'heure actuelle que la pensée émet des radiations, des ondes psychiques semblables aux ondes de la T. S. F. qui peuvent se propager dans l'espace et frapper à distance les radiations d'une autre pensée en rapport harmonique avec la première (*télépathie*).

De plus, ces radiations se dégagent également des mains (*radiations magnétiques*), de tout le corps enfin et constituent les Rayons V (*vitaux*) découverts photographiquement par le Commandant Darget.

Tout être vivant (*minéral, végétal, animal*) est un foyer dynamique, une source d'électricité, d'énergie de laquelle s'émane une puissance radiante (*radio-activité*) qui peut agir, même à travers les obstacles opaques, sur une plaque sensible, et se matérialiser photographiquement.

Le fait que la pensée peut agir à distance sans l'intermédiaire des sens nous conduit à conclure que cette *force inexpliquée mais réelle* est indépendante du corps matériel, ou plutôt constitue le double fluidique (*périsprit, corps astral*) intermédiaire entre l'âme impondérable et le corps matériel et inerte.

Toute la forme fluidique peut agir également à distance (*fantôme des vivants*) dans des conditions spéciales et les matérialisations d'esprits obtenues à l'aide de médiums nous prouvent qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas.

Nous ne pouvons énumérer ici les expériences nombreuses faites jusqu'à ce jour établissant la réalité indiscutable des phénomènes psychiques. Toutefois il manque encore des aperçus positifs, tangibles, devant lesquels tous les sceptiques se verraient forcés de s'incliner. Seule la photographie peut

nous donner ces preuves là car elle seule est capable de dévoiler ce que nos yeux ne peuvent percevoir.

En somme les rayons X photographient bien à travers les corps opaques.

L'utilisation de certains produits chimiques dans la confection des plaques photographiques nous semble devoir être la solution pour arriver à photographier, *à volonté et sans médium* les radiations de l'espace.

M. Emmanuel Vauchez l'a très bien compris et c'est dans le but de provoquer la découverte de cette plaque qu'il a fondé, il y a trois ans, le « *Comité d'Études de photographie transcendantale* ».

Ce Comité eût à supporter à ce moment là le choc de la routine et de l'inertie. Pensez donc ! Vouloir donner une base scientifique à des recherches psychiques, capter l'invisible et le faire poser devant l'objectif photographique, remplacer les hypothèses *a priori* par des certitudes *a posteriori*, prouvé par de véritables procédés scientifiques que les phénomènes des forces encore inconnues sont produits par un monde différent de celui qui tombe sous nos sens... cela jetait un désarroi complet dans les conceptions routinières de la foule... Aussi les attaques et les sarcasmes commencèrent à tomber ; de nombreux plumitifs stupides et sans valeur se mirent à aboyer dans des articles ironiques et niais.

Sans doute, aux yeux de la grande presse, les études scientifiques ayant pour objet la pénétration de l'âme humaine sont des folies, des absurdités ; la narration des crimes, le nombre des balles tirées par les bandits X ou Z, le drame de famille de la rue Y leur semble d'un intérêt beaucoup plus grand.

Il n'en est pas moins vrai qu'il est regrettable de voir apprécier d'une façon aussi légère, des études qui sont appelées à révolutionner toutes les conceptions de la science moderne.

Et puis, n'est-ce pas toujours l'éternelle histoire ; toutes les idées qui doivent jouer un rôle important dans l'évolution de l'humanité ont un sort égal. Il suffit de jeter un long coup d'œil en arrière pour s'en convaincre. Souvenez-vous de Galilée, de Harvey qui découvrit la circulation du sang.

Rappelez-vous comment l'Académie des Sciences accepta la téléphonie « Une fumisterie » disait-elle. Et le « plus lourd que l'air » fut qualifié d'anti-scientifique par le même Institut.

Tout récemment encore, le docteur Gustave Le Bon connut les éclats de rire lorsqu'il parla des radiations invisibles.

Après cela il est assez aisé de se figurer comment les futures générations interprèteront l'accueil que font nos soi-disant savants aux nouvelles idées.

C'est un devoir pour tous les esprits droits et de bonne foi de chercher à s'éclairer.

La négation de tout n'est pas une solution et le désintéressement n'en est pas une non plus.

Répondre « Pourquoi chercher? A quoi celà sert ? » n'est pas un raisonnement.

Si tous les hommes avaient eu cette façon de voir, nous en serions encore à l'âge de la pierre et aux aiguilles en arêtes de poisson.

Non, nous ne sommes pas à notre point terminus d'évolution et si les pionniers des idées nouvelles doivent beaucoup lutter et beaucoup souffrir pour vaincre la routine, le succès finit toujours par couvrir leurs efforts.

Noue sommes persurdés, quant à nous, que la science officielle se verra contrainte de résoudre des problèmes jusqu'alors inabordés ; nous avons la conviction que la « science de demain » donnera une large part aux sciences psychiques et que toutes les études consacrées à l'électricité et à toutes les sources d'énergies seront appelées à révolutionner le monde en donnant un bien-être insoupçonné aux hommes et un idéal nouveau aux foules.

FERNAND DRUBAY.

L'Au-Delà et la Survivance de l'Être

Par Léon DENIS

Nouvelles preuves expérimentales (1)

Tel est le titre de la nouvelle brochure de Léon Denis que nous mettrons en vente au milieu du mois d'octobre.

Le Spiritisme, si riche en ouvrages savants et considérables, manquait de brochures de propagande présentant l'essentiel de la doctrine et l'appuyant de quelques faits clairs et bien choisis. Celles qu'écrivit Allan Kardec ont vieilli, surtout en ce qui concerne la partie expérimentale. C'est cette lacune que se propose de combler le travail du grand écrivain spirite. Les objections de la science officielle y sont réfutées avec soin ; c'est un résumé substantiel de tout ce qui peut être dit en faveur de nos croyances, de tous les témoignages scientifiques qu'elles ont obtenus. L'auteur, tenu au courant de ce qui se publie sur les recherches poursuivies un peu partout en Europe et en Amérique a illustré son argumentation de faits neufs et probants pour la plupart inédits. Cette brochure est écrite dans ce style clair, entraînant, suggestif qui a valu tant de succès aux œuvres de Léon Denis. Elle sera entre les mains des spirites un précieux instrument de vulgarisation et un moyen de défense.

(1) Un vol. in-16, de 84 pages ; prix 0 fr. 75.

La Quintessence de la Doctrine Catholique

(*Suite*)

Que dirons-nous des questions indiscrètes que font les confesseurs aux jeunes filles et même aux femmes mariées.

On est vraiment révolté quand on lit ces interrogatoires, sur *faits* et *gestes* qui, sous forme de *Manuels* ou *Questionnaires à l'usage des confesseurs,* ont été composés pour l'instruction des séminaristes et des prêtres catholiques.

Pour avoir traduit en français le texte latin d'un de ces Manuels, dû à la plume de M. Bouvier, évêque du Mans, MM. La Châtre et Lincé ont été condamnés par la Cour d'assises de Liège (Belgique) à six mois de prison et cinq cents francs d'amende, du chef d'outrages aux mœurs.

Tout ce que des cerveaux détraqués, affolés par une existence contre nature, tout ce que le délire des hystériques et des érétomanes furieux peut enfanter d'horreurs est accumulé dans des centaines de pages où le séminariste et le prêtre catholique étudient l'art de se pourrir eux-mêmes en pourrissant les autres.

Dans ces livres, il est vrai qu'on a recours au latin pour confier au papier un tel amas d'ordures. Mais, dans le confessionnal, ce n'est pas en latin que le confesseur parle à la pénitente : c'est en langue vulgaire qu'il lui pose d'abominables questions, qu'il exige des précisions stupéfiantes, qu'il suggère, explique, discute et fait bien comprendre les inventions de la plus infernale débauche, du vice ignoble, de la corruption morbide.

Après un quart d'heure de tête à tête, souffle à souffle, avec son confesseur, la femme la plus inexpérimentée connaît aussi bien toutes les extravagances des sens que la courtisane la plus érudite après vingt ans d'exercice.

Il n'y a sûrement pas de crime qui puisse être comparé à ces souillures d'âmes. Il n'y a pas de prostitution physique aussi sale, aussi écœurante que la prostitution morale des femmes, qui vont s'enfermer dans un coin obscur avec un étranger lubrique et papelard, pour fouler aux pieds toute retenue, renier toute pudeur, livrer les secrets de leur âme, de leur corps, de leur lit, trahir leurs parents, leur mari, écouter les propos qu'elles ne toléreraient ni chez un médecin dans un péril de mort, ni chez un amant dans une minute de folie. Regardez-les cependant sortir de cet égoût, le front impassible ; *ce sont des femmes honnêtes, des femmes bien pensantes, des femmes dirigeantes, des femmes qui règlent la morale publique et même la morale officielle.*

On connaît quelque chose de plus étrange encore que ces étranges créatures ; c'est la mère qui les a livrées, petites filles, à l'ignominie du confes-

sionnal ; c'est le mari qui les y laisse ou qui les y pousse, escomptant le profit de cette soumission répugnante à la puissance cléricale.

***

LA MESSE

La *messe* s'est d'abord appelée *la fraction de pain, l'agape fraternelle, la cène du Seigneur, la communion, la sinaxe, la liturgie, la collecte, le service, l'oblation, le sacrement.*

Le nom de *messe*, qui lui est resté, est le plus impropre de tous, puisqu'il ne rappelle que la dernière formule de la cérémonie : *Ite missa est*, c'est-à-dire : *Allez-vous-en, l'assemblée est congédiée.*

Originairement, et durant les trois premiers siècles, l'assemblée des fidèles avait pour objet principal la commémoration du dernier repas du Christ, dans lequel repas les fidèles mettaient leurs vivres en commun et se les partageaient. (*Saint Paul, 1re Épître aux Corinthiens, Chap. XI, v. 20*).

Des abus s'étant produits, ce repas fut réduit en *pain et en vin*. Plus tard, à la suite de nouveaux abus, le pain fut trempé dans le vin et, à partir du XIIe siècle, le vin fut supprimé et réservé aux prêtres seuls (1).

Plus tard, la communion n'est plus une simple commémoration du dernier repas du Christ, elle devient un sacrifice qui rappelle l'expiation sur la croix ; elle se célèbre sur un autel ; son efficacité dépend des formules prononcées par le prêtre, tenu pour le sacrificateur par excellence.

Aux yeux de saint Clément d'Alexandrie, il n'y a là qu'un symbole mystique. Ses successeurs en feront une opération réaliste et magique tendant à faire entrer dans la vie divine, non seulement les participants, mais même des absents et jusqu'à des morts...

La question de la *présence réelle* du Christ dans le pain et le vin est longuement discutée. Le concile de Jérusalem (754) est hostile à la présence réelle, mais le second concile de Nicée (787) l'accepte. Toutefois la question reste indécise même après le concile de Rome (1054), et elle n'est définitivement tranchée que par un autre concile tenu à Rome en 1215.

Le célèbre Concile de Trente (1545-1563) fulmine l'anathème contre quiconque oserait nier : « Que le corps, le sang, l'âme et la divinité, en un mot, le Christ tout entier, ne sont pas en réalité dans l'hostie ou le calice » (*Canon I*).

Et il ajoute : « *Si quelqu'un dit que Jésus dans l'Eucharistie n'est mangé que spirituellement, et non sacramentellement et réellement, qu'il soit anathème !* » (*Canon VIII*).

Les points culminants de la messe, telle qu'elle se célèbre aujourd'hui, sont *la consécration et l'élévation.*

(1) L'Eglise grecque, respectueuse des anciens usages, donne encore la communion sous les deux espèces.

Au moment de la consécration, le prêtre doit prononcer certaines paroles, à la suite desquelles, d'après l'enseignement de l'Église, la *transubstantiation* (*Changement de la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang du Christ*) est faite.

Ce miracle est opéré par ce que la théologie catholique appelle : *opus operatum*, c'est-à-dire que, sans avoir fait quoique ce soit, il suffit que les paroles soient prononcées pour que le phénomène ait lieu. Le prêtre, fût-il l'homme le plus impur et le plus souillé, eût-il commis les plus abominables crimes, fait descendre le Christ dans l'Eucharistie, lui commande et l'oblige de lui obéir. Toujours l'idée de domination ! Le pape, bien entendu, jouit, et à plus forte raison, du même privilège. Ce Christ, *vrai Dieu et vrai homme*, il le mange et, s'il s'appelle Alexandre VI, l'empoisonne à l'intention de tels cardinaux qui, ayant déplu, doivent mourir (1)...

Maintenant que *l'efficacité de la messe* est établie, on devine facilement pourquoi l'on retrouve si souvent aujourd'hui au bas des lettres de faire part, à Paris notamment, la mention : *Ni fleurs ni couronnes.*

Le Journal *Le Matin*, de Paris, du 18 mars 1903, par la plume de M. Pierre Giffard, nous donne la clef du mystère :

« Le 1er novembre 1899, écrit-il, le Jésuite Hippolyte Leroy faisait imprimer à des milliers d'exemplaires une petite plaquette de quatre pages, qu'il répandait à profusion dans le diocèse de Paris, et où il démontrait victorieusement (vous n'en doutez pas), que le Créateur n'avait aucune tendresse pour les fidèles du culte catholique qui s'attardaient à ce vieux système des fleurs et des couronnes ; que, bien au contraire, tous les trésors de son inépuisable bonté, de son pardon final étaient assurés d'avance aux défunts dont les familles et les amis feraient dire des messes avec ce même argent, détourné du tiroir de la fleuriste et du marchand de couronnes, pour entrer dans la caisse des paroisses, sous forme de casuel...

. . . . . .

. . . . . .

« *Ainsi, là où des esprits candides voyaient toute une série de finesses philosophiques, il n'y a tout simplement, qu'une vulgaire question de gros sous. Il fallait s'y attendre* (2) ».

(*A suivre.*) HENRI CONSTANT

(1) Alexandre VI, Borgia de son nom de naissance (1492-1503).

La luxure, la simonie, le vol, le viol, l'inceste, le sacrilège, le meurtre, le parjure, le faux en écriture publique et privée, il n'est pas un crime, pas un vice, qui ne tombe de sa tiare, pour peu qu'on essaie de la soulever.

Après avoir eu cinq enfants de son union sacrilège avec sa propre fille, il meurt du même poison que lui et son fils naturel, César Borgia, avaient destiné à deux cardinaux et qui leur est servi dans deux hosties, à eux-mêmes, par mégarde.

(2) C'est moi qui souligne.

IX

La Méditation

La méditation, voilà qui peut paraître simple de prime abord, et en fait, c'est très difficile et cela ne peut être pratiqué avec fruit qu'après étude.

Voyons donc comment il faut méditer et quels avantages nous pourrons en tirer.

C'est par la méditation que nous pouvons arriver à nous connaître, à évaluer la destinée de notre moi.

Aujourd'hui la lecture a remplacé cette étude introspective. La lecture a certes de grands avantages, car il n'y a rien de tel pour meubler l'esprit de connaissances, pour élever son intelligence et agrandir sa mémoire, bien entendu en choisissant des lectures sérieuses.

Pour profiter utilement de la lecture et retirer les avantages qu'elle peut nous donner, il faut lire sans hâte ni précipitation, sous peine d'oublier peu de jours après les connaissances ainsi acquises.

La méditation après la lecture complète et achève le bienfait que nous avons pu en retirer.

Méditer ainsi élève l'âme et la fortifie, car nous créons en nous une véritable personnalité individuelle.

Pour cela un entraînement constant est nécessaire, car il faut arriver à pouvoir fixer sa pensée sur une idée indépendamment des autres, à l'analyser, à bien l'envisager sous toutes ses apparences, et tous ses aspects, puis ensuite à la comparer à d'autres idées de même genre.

C'est dans la méditation que nous puiserons des idées fortes, nobles, que nous supporterons avec courage nos épreuves.

La méditation peut être une prière supérieure, un élan de l'âme vers son Créateur.

En tous cas, elle nous dégage de l'ambiance habituelle, des idées toutes faites qui règnent autour de nous, elle nous élève momentanément au-dessus des mille petits tracas de la vie quotidienne et nous permet de nous adonner à l'objet de nos réflexions et de suivre le cours d'une pensée dans les meilleures conditions.

Il faudrait arriver au parfait contrôle de ses idées (1), et ainsi, maîtres de nos pensées et de nous-mêmes, nous arriverions facilement à la perfection.

(1) Le chapitre XIV sera consacré à la Culture de la Volonté qui complétera les indications ci-dessus.

Les orientaux objectivent leurs pensées en s'aidant d'objets extérieurs. Cela insensiblement peut conduire à méditer sur des idées abstraites.

Le repos et le calme sont nécessaires pour cela, que l'on soit isolé dans une chambre à la mi-obscurité ou en face des spectacles grandioses de la nature.

Au début, ce qui nous frappe, c'est combien nous sommes peu maîtres de nous dans la poursuite d'une pensée ; une idée chasse l'autre et s'impose à nous ; il faut arriver à nous imposer à ces vagabondes.

Pour nous perfectionner, devenir meilleurs, évoluer en un mot, il nous faut méditer souvent et ne pas surcharger notre mémoire, comme trop souvent on le fait, d'inutilités.

Il ne faut pas que la mémoire prime le jugement : maints ignorants raisonnent mieux que des personnes instruites; on dit qu'ils ont du bon sens, ils ont du jugement à défaut de connaissances et lorsqu'un fait se présente, ils sont parfois mieux à même de l'apprécier.

Si ce jugement est joint à l'érudition, alors l'homme est vraiment un homme, conscient de ses facultés, utile à lui-même et à ses semblables.

Méditons donc et si notre lecture nous prend une heure, consacrons quelques minutes à la digérer au lieu de passer à autre chose.

Ces quelques minutes nous vaudront des heures d'études et le bien ressenti nous incitera à poursuivre une voie si profitable.

(*A suivre*) M.-J.

CONFÉRENCES SUR LE SPIRITISME

Par Ernest Corduié.

(*Suite*)

Troisième conférence

Lorsque la mort arrive, lorsque l'heure décisive de la séparation a sonné, au moment marqué pour la cessation totale des fonctions corporelles, l'Esprit se trouve dans une situation analogue à celle qui se produit quotidiennement à l'heure du sommeil. Pour le corps, au lieu d'un engourdissement de quelques heures, c'est la cessation complète et sans retour de la vie ; le principe vital terrestre employé à faire l'union entre l'Esprit et le corps, fait retour à la masse atmosphérique dès que le but de cette union a été rempli, en attendant le moment très rapproché sans doute où il servira de nouveau de ciment à d'autres existences corporelles. Aux heures du sommeil, l'Esprit se sépare du corps et va vaquer à ses affaires que nous nommerons spirituelles.

Le corps ne meurt pas pour cela pour deux raisons : c'est que l'Esprit lui reste attaché par un lien fluidique qui n'est autre chose qu'une expansion du périsprit, et que le principe vital ne l'a pas quitté. La seconde raison découle naturellement de la première, car si d'une manière quelconque l'Esprit s'était définitivement séparé du corps, celui-ci ne vivrait plus que de la vie végétative et le principe vital serait impuissant à empêcher une désagrégation que le fluide périsprital agissant pourrait seul neutraliser. Or, dans ce moment-là même, le fluide périsprital se détache de plus en plus de la matière corporelle sous l'impulsion de l'Esprit qui se désincarne et même sous l'impulsion d'autres volontés énergiques, si par lui-même il est trop faible pour agir convenablement et avec assez d'efficacité en ce moment. Les heures de transformation influent toujours plus ou moins sur l'état de l'Esprit, toujours un trouble plus ou moins long les accompagne. Alors il est du devoir et de l'intérêt de tous de lui venir en aide ; ce qu'il ne peut pas faire, d'autres peuvent le faire pour lui. Tel celui qui ne peut pas quitter un habit qui le gêne — peut être déshabillé par d'autres.

Ici les vivants peuvent faire leur office comme les désincarnés, sinon au même degré, au moins dans une large mesure. Les désincarnés agissent par la pensée, les incarnés aussi peuvent agir de même. Tant que la vie corporelle existe, tant que les symptômes certains précurseurs de la mort n'ont point paru, les Esprits charitables tendent à la conservation de la vie corporelle ; puis, le dernier moment venu, à l'adoucissement du passage ; mais enfin, après le dernier soupir, à un rapide et heureux détachement périsprital.

La délivrance n'est complète que lorsque le périsprit est totalement détaché du corps, ce qui est bien souvent une opération longue et difficile. Il est donc du devoir et de l'intérêt de tous de venir en aide à ceux qui se trouvent en cet état ; de leur devoir de par la loi de solidarité, de leur intérêt parce qu'un bienfait n'est jamais perdu et qu'il leur sera fait comme ils auront fait aux autres. Le Spiritisme étend singulièrement le champ de la bienfaisance en faisant connaître l'action fluidique et son efficacité. On croit bien en certains lieux à l'efficacité de la prière, mais non de toute prière, surtout on n'explique pas l'action que toute prière produit, on ne se rend pas compte de l'effet quasi-matériel qui est la suite matérielle des vœux sincèrement formés. On ne connaît pas les lois en vertu desquelles s'exerce l'action divine et nul ne les connaît assez pour en parler avec autorité.

Cependant on peut dire sans crainte d'être démenti par ceux qui ont quelque notion de ces choses, que l'union est une grande force pour obtenir ce qu'on désire, et que les scissions sont toujours contraires à l'harmonie. Quelques-uns ont donc confiance à la prière qu'ils font, tandis que, dans leur aveuglement, ils proscrivent la prière que font les autres ; il faut en avoir une forte dose pour agir ainsi et aussi une grande prétention pour

croire que les pensées que l'on émet sont plus pures que celles des autres. Car tout est dans la pensée en ce qui concerne ces choses, et il est hors de toute contestation que plus elle est pure, plus on doit avoir l'espérance de voir les vœux exaucés. La pureté de la pensée émise ne tient nullement à la formule dont on peut la recouvrir, elle peut rester pure sous des formules souvent barbares et iniques, mais encore un coup, elle est pure par elle-même sans avoir égard aux termes par lesquels on l'exprime.

Le Spiritisme qui a pour base fondamentale le principe évangélique pur: « Hors la charité point de salut », ne fait point acception de personnes ni de cultes. Universel comme la loi même sur laquelle il repose, il fait un devoir à tous ceux qui adoptent sa doctrine de prier pour tous, d'émettre en faveur de tous des pensées aussi pures que possible ; du reste la pensée s'épure par le dévouement et le désintéressement. Prier pour soi, pour les siens, pour ceux de sa secte exclusivement, cela ne doit pas paraître suffisant aux yeux de Celui qui a créé tous les hommes dans un but d'unité finale, suivant la parole du Christ.

Les situations diverses dans lesquelles se trouvent les hommes en venant sur la terre, les sectes qui les divisent, les inimitiés qui s'élèvent entre eux, prouvent surabondamment qu'il y a des causes antérieures, et que si le Père commun a permis et permet encore qu'il en soit ainsi, c'est pour le bien de tous sans exception. Les sectes qui veulent s'approprier Dieu exclusivement commettent une usurpation et tendent à faire faiblir l'idée de Dieu chez ceux qu'elles considèrent comme étant hors du giron qu'elles représentent. Elles font plus de mal qu'elles ne pensent en disant anathème à la liberté, car sans la liberté il n'y a ni bien ni mal réels.

Avant de revenir au sujet qui nous occupe, disons que, suivant les idées admises par ces différentes sectes, tout homme vient au monde par la volonté de Dieu, que toute âme, créée par Dieu au moment de la naissance du corps, y entre par la porte religieuse qui lui est destinée. Les unes seraient créées protestantes, d'autres catholiques, juives ou mahométanes, d'autres adeptes par avance d'une innombrable variété de cultes connus ou inconnus ; d'autres enfin fatalement incrédules de par l'incrédulité déterminée de ceux qui les font entrer corporellement dans le monde. Dans ces circonstances diverses Dieu a tout voulu, tout permis. Si dans les actes matériels il y a eu des choses répréhensibles, ceux qui les ont commises sont responsables dans la mesure de l'infraction à la loi, mais peu importe la secte à laquelle ils appartiennent, car la loi de Dieu plane d'une hauteur incommensurable au-dessus des lois des hommes, politiques, religieuses ou civiles. Ce qu'il y a de bon dans ces lois restera toujours ; ce qui n'est qu'illusion ou fantaisie tombera comme le bois mort qui se détache d'un arbre encore vigoureux.

Mais il faut que l'unité s'accomplisse et ceux qui se font les douteurs de cette vérité mettent par cela même en doute la Toute-Puissance de Dieu et la véracité de la promesse de Christ son Envoyé. Le Spiritisme proscrit de toutes parts, ne proscrit rien ni personne ; il laisse tomber le bois mort de l'arbre universel et se contente d'infuser une sève nouvelle à tout ce qui vit en lui. C'est pourquoi l'on verra bientôt des hommes justes, anciens sectaires aveuglés par le préjugé entrer pleinement dans le grand courant qui doit entraîner le monde. Les morts continueront à « enterrer les morts », mais les vivants, ceux qui croient avec certitude à l'existence éternelle de l'être, ceux qui connaissent la constitution de l'être humain, aussi complète qu'il soit possible de la connaître suivant les notions spirites actuelles, sauveront les âmes. Vous sauvez une âme en effet toutes les fois que, par une prière, une pensée, un acte fluidique quelconque, vous coopérez à son dégagement périsprital, à son détachement d'un corps qui se décompose pour faire place à d'autres créations.

Une fois confirmés dans cette pensée que vous pouvez accomplir un acte de charité fraternelle vis-à-vis d'un être qui souffre peut-être, mais dont bien certainement vous pouvez améliorer le sort, irez-vous vous informer de ce qu'il est, à quelle secte ou nationalité il appartient ? Non, c'est votre semblable, et en vertu de vos sentiments fraternels, vous irez à lui par la pensée, vous le relèverez moralement au moment où cesse pour lui un état matériel qu'il regrette peut-être encore, mais qu'il cessera de regretter lorsque sa vue morale sera plus ouverte, lorsqu'il comprendra mieux en vertu de quelles lois on naît, on vit, on meurt sur la terre. Ces lois sont des livres ouverts où peuvent lire tous les hommes de bonne volonté. Là chacun peut et doit faire l'apprentissage de la justice, non pas pour l'imposer aux autres, mais pour la faire soi-même aux autres selon le bien et l'équité. L'équité pour les morts et aussi l'indulgence ; et ce sont là des prêts faits à gros intérêts qui ne coûtent de larmes amères à personne.

Si généralement on savait ce qu'est la reconnaissance des morts, ce qu'ils éprouvent de gratitude pour ceux qui savent penser fraternellement à eux avec constance et fermeté sans se soucier des railleries des hommes sans cœur et des anathèmes des hommes sans conscience, le culte des morts serait bientôt établi parmi les vivants. Non pas un culte séparé, non pas un culte individuel de chacun pour chacun des siens, non pas une manifestation religieuse ou non, mais bien une union sérieuse de tous les survivants de bonne foi en ceux qui les ont précédés au nom des Esprits. C'est là la seule base digne d'un culte vraiment divin, c'est là le seul piédestal digne de la Divinité telle qu'il est donné au genre humain de la comprendre.

Les anges et les saints sont les pères, les mères, les frères, les enfants des hommes ; les Esprits qui souffrent sont aussi leurs pères, leurs enfants, leurs

amis. Ainsi ce qu'on nomme vulgairement le ciel et l'enfer est peuplé par les enfants des hommes ; l'humanité terrestre est la sœur et la mère de l'un et de l'autre. Elle est leur fille aussi, car elle se compose de ce que chaque jour ils lui envoient de recrues nouvelles. Aussi profiter de ce qui vient du ciel, améliorer ce que l'enfer envoie, voilà le rôle et la tâche obligés de l'humanité terrestre, voilà ce que l'Univers entier, composé des mondes infinis, doit et peut attendre d'elle.

Après de longues erreurs viennent de courtes vérités, courtes en ce sens qu'elles apparaissent tout d'abord comme des éclairs au-dessus d'un abîme, et que beaucoup qui, dès le principe, ont paru en être éblouis, les ont abandonnées plus tard pour des raisons diverses. Mais le coup a porté, le choc a été donné et partout où la flamme a touché elle revient à moins qu'il n'y ait plus là d'aliment sérieux pour elle. Or il y en a partout quelles que soient les apparences contraires, et la flamme divine reprendra sa place au cœur de tous les hommes, éclairant leur route vers ceux qui ont corporellement disparu du milieu d'eux, et qui reviendront plus tard parfaire l'ouvrage commencé. En attendant, la loi de charité fraternelle, la loi à laquelle nul n'échappe et qui fait le bonheur de tous, les oblige à s'entr'aider. Cette obligation sacrée ne sera pas longtemps méconnue.

Savoir que les morts existent, c'est pour les vivants connaître leur propre histoire à venir ; savoir dans quelles conditions ils existent, c'est avoir un avant-goût de sa propre destinée future, c'est connaître par avance l'abri sous lequel on ira se reposer des luttes et des fatigues terrestres. Suivons donc si vous le voulez bien, à partir de sa désincarnation, l'être qui ne meurt pas.

L'Esprit, après la mort terrestre, se trouve à côté de son corps comme auprès d'un instrument brisé ; il l'enveloppe encore de ses effluves périspri-taux et se trouve plus ou moins lié à lui selon les idées qu'il professe et surtout selon les actions accomplies durant le trajet terrestre. S'il possède des connaissances suffisantes au sujet de la transformation qui s'opère, son désir le plus ardent est de se voir bientôt délivré de toute attache avec la matière corporelle, mais ce désir n'est pas toujours exaucé comme on le voudrait et cela pour des causes personnelles à l'être. Il est des genres de mort tels que le suicide par exemple, qui ne permettent pas un prompt dégagement, car toute transgression à la loi entraîne après elle des conséquences fatales. Une lecture attentive des ouvrages du Maître donne une idée aussi complète que possible des états divers dans lesquels se trouvent les Esprits nouvellement désincarnés.

C'est au moment où l'Esprit fait tous ses efforts pour se dégager des liens corporels que tous ceux qui savent agir ou mieux ont la bonne intention d'agir lui peuvent venir en aide. Il s'échappe d'eux des effluves fluidiques

apportant des pensées de consolation et d'encouragement qui réchauffent et réconfortent ceux à qui elles sont adressées: c'est une sorte de cordial moral qui redonne la vie et l'activité pour ainsi dire à l'être momentanément tombé dans le marasme. Beaucoup se plaisent encore dans cet état morbide, et c'est alors le devoir de tous de les réveiller et de les remettre dans leur voie. Ces appels que les bons Esprits de l'espace et les incarnés initiés au Spiritisme font entendre sont figurés dans les Écritures par les trompettes légendaires dites du Jugement dernier.

Il ne s'agit pas de faire revivre des corps voués à la désagrégation et dont chaque molécule se transforme jusqu'à la dernière, mais bien de redonner l'activité à ce qui est destiné à vivre et à agir. L'activité c'est le bonheur et l'action par les fluides, qui est le propre de tout Esprit, ouvre des horizons tellement radieux, que plus on avance dans ces voies nouvelles plus on ressent le besoin d'avancer davantage. L'Esprit, une fois dégagé de la matière corporelle, se trouve dans d'excellentes conditions pour la communiquer à ceux qu'il a laissés sur la terre. Il peut bien se communiquer avant le dégagement complet, mais moins favorablement, moins même qu'il n'eût pu le faire du vivant de son corps, aux heures du sommeil, car alors le trouble n'existe pas comme dans les instants qui suivent immédiatement la désincarnation.

Cependant il arrive que, même en ces moments-là, l'Esprit peut se communiquer, avec l'aide d'un ou plusieurs autres, déjà dégagés pour leur propre compte. Si l'on savait le bonheur que les Esprits éprouvent à se communiquer ainsi que cela a été dit souvent déjà, on ne cesserait de songer à eux, et les bons conseils qu'on en recevrait dédommageraient largement ceux qui auraient ces pensées charitables. A mesure que l'Esprit nouvellement désincarné sort du trouble occasionné par son changement d'état, son passé se déroule devant lui dans toute l'étendue nécessaire pour qu'il puisse sérieusement se préparer un avenir heureux, car le but voulu de tous et pour tous est le bonheur. Or, pour obtenir le bonheur, il faut se rendre utile et une tâche particulière, se confondant aussi dans la tâche générale, se présente à chaque nouveau désincarné.

Ceux qui, volontairement, furent inutiles sur la terre, n'ont qu'un but dès qu'ils connaissent la vérité sur leur situation: c'est de réparer le temps perdu, c'est de combler le plus vite possible le vide douloureux qui se creuse en eux par suite de leur inutilité passée. Ceux qui furent nuisibles sont alors éclairés sur le mal qu'ils ont commis et leur but est de réparer, car ils souffrent moralement de toutes les douleurs qu'ils ont imposées à d'autres. La justice de Dieu, sous ce rapport, pourrait s'appeler la souffrance utile et bornée dans le temps, par opposition à la souffrance inutile et sans bornes des damnés éternels.

Où est la justice, où est la vérité ? Où est le Dieu juste et miséricordieux tout ensemble? Se trouve-t-il du côté de la souffrance utile ou de la souffrance inutile? Du côté de la peine graduée selon la faute, ou de la peine éternelle pour infraction souvent problématique commise dans le temps? Du côté des voies toujours ouvertes à la réparation ou de ces mêmes voies impitoyablement et à jamais fermées? Poser ces questions, c'est les résoudre et montrer du même coup combien la solution Spirite est plus claire, plus juste, plus acceptable, plus rationnelle que d'autres.

Ici rien à reprendre, rien à condamner raisonnablement. Un mot, un seul, sort de presque toutes les bouches sincères: « Il faudrait qu'il en fut ainsi! » Pourquoi cela ne serait-il pas, puisque c'est le fond même de l'enseignement universel des Esprits? Serait-ce parce que cela vient d'eux et que l'on a quelque peine à y croire, quelque rationnelle que soit leur solution? Alors nous tournons autour d'un cercle vicieux dont il faut se débarrasser au plus vite. Rentrons dans les voies de la raison et de la révélation positive, rentrons dans le domaine des faits. Beaucoup ont cru et leur certitude augmente chaque jour à mesure qu'ils avancent dans le champ de leurs expériences ou de leurs travaux médianimiques. Les autres suivront à leur heure et ne seront pas moins fermes dans leurs convictions quoique plus tardivement venus.

Les Esprits donc qui ont quitté l'esclavage corporel cherchent à se rendre un compte exact de leur passé afin de fonder leur avenir sur une base solide. Ils agissent individuellement ou collectivement selon les cas, mais toujours dominés par la loi de solidarité, qui est l'essence même de la Création tout entière, l'indestructible lien qui unit en un seul faisceau, faisceau infini, tout ce qui existe sous l'œil et par l'ordre de Dieu. Ils agissent librement, pouvant en ce qui les concerne enfreindre encore la loi d'amour et de charité, mais non en ce qui touche les autres s'ils n'ont pas mérité qu'il en soit ainsi. La justice ne saurait être violée en aucun cas ; il peut y avoir des êtres injustes, il ne peut pas y avoir d'injustices commises au fond et dans la réalité du fait. Les Esprits qui ont à se reprocher quelque chose en ce sens se recueillent et cherchent les moyens d'effacer le passé.

Ils cherchent et tous cherchent! Combien de voies diverses ne s'ouvrent-elles pas devant eux ! Tous cherchent le chemin particulier qu'ils ont à suivre, mais qui est le même au fond pour tous, c'est la route du bien. Tous cherchent la tâche diverse qui incombe à chacun d'eux et qui est la même pour tous, c'est la tâche du bien. Mais elle se divise en deux branches d'actes bienfaisants: ce qui touche aux individualités séparées, ce qui s'adresse à des généralités d'individus. Il est des pécheurs de plus d'un genre, mais il n'est en réalité qu'une sorte de péché, c'est celui qui nuit à autrui, que par ce mot ont entende une seule personne ou le genre humain tout entier.

Lorsqu'on a ainsi péché, il faut forcément tenter un acte de réparation et c'est ainsi que l'action peut et même doit être presque toujours individuelle et collective quels que soient les points de vue auxquels on se place.

Ceux qui se croient collectivement responsables d'une action mauvaise quelconque, s'unissent naturellement pour réparer, ce qui ne les empêche pas, personnellement et chacun en ce qui le concerne, de chercher à se soustraire, par des actes nouveaux et bienfaisants, à un passé qui a laissé de douloureuses traces. Il y a collectivité aux divers points de vue, car un seul peut avoir nui à plusieurs comme plusieurs peuvent avoir nui à un seul ; comme aussi un seul peut avoir nui à un seul. De même une généralité d'hommes peut se trouver légitimement responsable vis-à-vis d'un seul. Les situations sont innombrables comme sont innombrables les êtres agissants et conséquemment sujets à faillir. Mais comment des Esprits désincarnés, des êtres qui ont perdu les moyens matériels d'agir peuvent-ils réparer des torts matériellement commis ? Les réparer complètement, non peut-être, mais en préparer la réparation, par des conseils adressés un peu partout et à des personnes diverses, aussi bien aux offenseurs qu'aux offensés, à ceux qui doivent aussi réparation comme à ceux auxquels réparation est due.

Le premier devoir des Esprits qui ont à réparer est donc de se faire les conseillers de ceux sur lesquels ils peuvent agir pour arriver à la réparation du mal consommé par eux. Ainsi un homme d'État qui, dans des circonstances nécessaires, aura été le fléau des nations, gémira naturellement sous le poids écrasant de ses méfaits. Tout d'abord cependant l'orgueil le maintiendra dans ses idées invétérées, il continuera à se croire un grand homme et, n'ayant plus de flatteurs, il se flattera lui-même. Cependant il sentira la tempête s'élever autour de lui ; quelque grande que soit son opinion de lui-même, de quelque énorme poids que son orgueil ait posé dans des événements désastreux, il est obligé après sa désincarnation d'entendre les dures vérités qui lui auraient fait tant de peur lorsqu'il exerçait humainement un pouvoir presque sans bornes.

Son orgueil, blessé sans relâche et de mille manières diverses, lui occasionne des douleurs qui pendant longtemps restent sans compensation ; pendant tout le temps où persiste l'orgueil, car il faut que l'orgueil meure des blessures qu'on lui fait. Il faut que la maladie s'éteigne sous l'effort des remèdes efficaces sagement administrés. Alors cet ancien puissant se réveille, humble mais clairvoyant ; il ne recule plus devant un examen sévère de ses actions coupables, de ses agissements qui, dans le seul intérêt de son propre orgueil et de sa propre fortune, ont souvent entraîné des masses d'hommes à s'entre-détruire.

Certes, ces destructions, quand elles se produisent, sont nécessaires et méritées, car il ne faudrait pas croire que l'orgueil d'un homme, quelque

puissant qu'il soit humainement, puisse jamais apporter le plus léger trouble dans la destinée de ses semblables, si ce trouble même n'est pas une juste expiation du passé. Ah ! si l'on supprimait les haines, ces sortes d'expiations toucheraient bien vite à leur fin et le monde civilisé verrait bientôt le terme des sanglantes folies qui en font encore un monde barbare. « Mais, dira-t-on, l'orgueil est nécessaire, c'est un des principaux ressorts de l'activité humaine ; les divisions aussi sont utiles, car elles sont à leur tour une source d'activité. » Si vous le croyez ainsi, exaltez donc l'orgueil et faites naître des divisions ; une fois rentrés dans le monde des Esprits, vous saurez clairement à quoi vous en tenir sur ces principes de morale peu élevée et anticivilisatrice.

Les Esprits qui furent les plus grands perturbateurs du globe, les hommes tempête, ministres, souverains, guerriers, conquérants ont appris à leur dépens ce qu'est la gloire et ils en ont absorbé jusqu'au dernier les fruits les plus amers. Plus d'un d'entre eux, revenu sur la terre, y prêche la paix et la fraternité. Quant à ceux qui sont encore dans l'espace, guéris maintenant de leurs orgueilleuses erreurs, ils agissent de toutes leurs forces fluidiquest sur l'humanité civilisée pour lui faire quitter les voies désastreuses dans lesquelles ils l'ont entraînée. Ils demandent autant qu'il est en eux l'extinction des haines et la cessation des divisions qui furent le piédestal de leur puissance usurpée, car la mort est la grande école où tous s'instruisent et se régénèrent.

Il en est de tous ceux qui ont exercé une tyrannie quelconque publique ou privée, politique ou religieuse, de ceux en un mot qui sans raison légitime ont porté obstacle à la liberté d'autrui, comme des souverains et des tyrans à haute futaie. Chacun dans sa sphère s'éclaire et se transforme, chacun aux vieilles idées d'absolutisme en tout genre substitue l'idée féconde de liberté fraternelle et de véritable charité pour tous. Cette grande école de la mort, où chacun à tour de rôle va se retremper et se rajeunir dans l'immortalité qui en est l'essence, connue jusqu'ici de quelques rares adeptes, ou plutôt jusque vers le milieu de ce siècle, tend à se faire connaître chaque jour davantage. C'est un vrai bonheur pour l'humanité, et il se rencontre encore des Esprits incarnés réfractaires aux enseignements qu'elle donne. Cet état de choses ne saurait durer en présence du mouvement spirite qui se produit.

E. CORDURIÉ (avocat).

Extraits de l'ouvrage inédit :

L'AMOUR ET L'IMMORTALITÉ

Par EDMOND BENOIT

(*Suite et fin*).

LE MATÉRIEL ET LE SPIRITUEL

Si toutes les œuvres de la création sont si belles et si remplies de magnificence, procurant à tous nos sens les plaisirs les plus exquis, c'est que le créateur voulut que cette matière : fleurs, fruits, arbres et corps terrestres, soient soumis à l'empire de l'homme, afin qu'il les embellisse et les assujettisse, et en tire les plus beaux effets pour son bonheur.

L'art, qui embellit et poétise toutes choses, est donc un don divin. Que la matière soit donc assujettie, et que l'harmonie règne sur la terre ; qu'il n'y ait plus de laideur d'aucune sorte, et les âmes, qui doivent alterner de la terre à la vie aromale, s'en réjouiront dans les cieux.

S'incliner devant le veau d'or et ne voir que la matière : c'est mal ; ne voir que l'âme, et affecter un mépris inconsidéré pour tous les plaisirs qui, de près ou de loin, touchent à la chair, c'est mal également.

Ce qui est vrai et restera éternellement vrai, c'est l'union indissoluble des corps et des âmes.

Les desseins de la Providence. et la destinée des êtres et des humanités ne peuvent s'accomplir sans l'union intime de ces deux principes, qu'il faut bien se garder de séparer, car rien n'est simple dans la nature ; tout est composé.

Il est donc de notre devoir de prendre le plus grand soin de nos corps, et à l'instar des Grecs, de les maintenir dans un état parfait de santé, et d'avoir le culte de la beauté.

Les mousses se connaissent et se causent entre elles ; mais elles ignorent l'arbre sur lequel elles sont implantées.

Le monde des effets ignore le monde des causes.

EDMOND B.

L'ÉGO ET LE CERVEAU HUMAIN

Il est difficile de rendre compréhensible une explication sur ce sujet encore mal défini.

Qui est-ce que le moi Supérieur? Le moi Supérieur ou Ego est notre être

réel, âme ou esprit, en qui sont inscrites toutes nos connaissances, ainsi que les souvenirs de toutes nos existences passées, même les plus reculées.

En lui réside notre plan de conscience, c'est-à-dire notre facilité plus ou moins grande à faire le bien et à éviter le mal, résultat de nos efforts et de nos luttes séculaires.

C'est ce moi conscient, qui, dans la vie spirituelle où il est en possession d'un corps fluidique, accepte et choisit ses existences terrestres, aidé et conseillé par des aides ou esprits supérieurs.

C'est lui qui sert de moule principal au corps matériel qu'il a choisi, quand sonne l'heure de la réincarnation, moule sur lequel viennent se greffer la structure et les lignes principales du corps, transmises par la famille dans laquelle il se réincarne.

En possession de ce corps neuf, il commence une existence nouvelle, pour continuer son évolution, son ascension vers le progrès. Il sait que cette existence l'élèvera dans l'échelle des êtres, et qu'il en résultera pour lui un sort plus heureux, s'il remplit bien la mission qu'il a acceptée.

A la naissance, le cerveau, vierge de toute empreinte, possède à son service les cinq sens, qui le mettent en contact avec les personnes et les choses d'ici-bas, relations qu'il inscrira avec fidélité.

L'esprit, qui est son moteur principal, lui communique par intuition et inspiration tout ce qui peut l'éclairer et l'aider; un lien intime le tient en correspondance avec cet instrument qui inscrit et emmagasine.

C'est l'esprit qui communique au cerveau les aptitudes et les facilités de compréhension, résultat de ses acquisitions passées.

C'est ce que nous exprimons assez judicieusement quand nous disons de quelqu'un qu'il est bien ou mal doué, qu'il a plus ou moins de mémoire, qu'il résonne plus ou moins juste.

L'âme ne peut communiquer au cerveau que les connaissances qu'elle possède elle-même.

C'est ce qui explique pourquoi certains humains font le bien sans effort, tandis que d'autres ont tant de peine à combattre leurs mauvais penchants.

Je compare le cerveau à un phonographe enregistreur, qui inscrit tout ce qu'il voit, sent, entend, goûte et touche. L'esprit, en relation constante avec lui, est l'instrumentiste qui dirige le fonctionnement de cette merveilleuse mécanique, et transporte, au fur et à mesure, par un moyen insoupçonné de nous, dans le sanctuaire préposé à cet effet, les clichés qui devront être conservés à l'abri de l'injure des temps.

Le corps peut-être détruit subitement, pulvérisé par un cataclysme inattendu, peu importe, la comptabilité de l'esprit est constamment à jour.

L'admirable organisateur de toutes ces merveilles ne fait pas de faute en mécanique.

Les esprits peu avancés, ou à idées préconçues, qui n'ont vécu que de la vie matérielle, refusent de croire à l'existence de l'âme, parce qu'aucun de leurs sens ne la leur révèle.

Si un esprit a beaucoup cultivé la musique dans ses existences passées, et qu'il ait de nouveau l'occasion de se livrer à cet art dans sa nouvelle vie, il apprendra sans effort et se jouera des plus grandes difficultés ; ce sera pour lui comme une réminiscence ; il se souviendra, tandis qu'un esprit qui ne s'y est jamais intéressé, ne pourra rien fournir sur ce sujet nouveau pour lui, capable de faire vibrer son cerveau matériel.

Plus l'existence de l'homme s'est prolongée, plus il a eu l'occasion de faire d'appels au magasin de ses souvenirs, plus il a l'intuition de l'existence de l'esprit.

Que la jeunesse ne néglige donc point dans les circonstances graves de l'existence, de prendre conseil des hommes mûrs et expérimentés.

Ils sont mûrs non-seulement par l'âge, mais encore par la grande facilité avec laquelle ils parviennent à interpréter judicieusement les révélations de l'esprit.

Je n'ai point la prétention dans ces quelques pages, d'expliquer le mécanisme de la pensée, je veux seulement jalonner le terrain pour ceux qui se livreront d'une façon spéciale à cette étude intéressante et compliquée, en appelant l'attention des futurs observateurs sur ces deux points :

1° Que l'esprit est là, habitant en nous, invisible, quoique existant, avec son magasin de souvenirs et de connaissances ; en communication permanente avec notre cerveau, admirable instrument enregistreur de toutes nos sensations ; mais que ce cerveau ignore d'une façon absolue cette âme qui lui apporte des idées et des pensées, à tel point qu'il s'imagine qu'il a recueilli ces idées et ces pensées par la même voie que toutes les sensations qu'il enregistre à chaque instant.

Ainsi, pouvons-nous dire avec raison que notre cerveau matériel n'est pas complètement nous. Obéissant à certaines pressions, et trompé par des apparences, il enregistre souvent des idées que récuse l'esprit ; mais comme celui-ci est un merveilleux épurateur, il rectifie tout cela, suivant son degré de connaissance et d'élévation.

J'arrête là ce court exposé, cet essai consciencieux sur un domaine inexploré, sujet à erreur, espérant que la lumière luira bientôt plus complètement sur ce merveilleux problème de la dualité de l'être, de ses différents corps, de leurs rapports les uns avec les autres, de la genèse et du mécanisme de la pensée.

TRANSFORMATION SOCIALE PAR L'AMOUR

La superphysique est l'original dont le physique n'est qu'une copie.

EMERSON.

Il est malheureusement vrai que nous connaissons peu de choses de l'autre monde.

Si quelques esprits élevés, appelés disciples ou initiés, ont pu faire franchir à leur esprit, momentanément dégagé de ses liens matériels, l'infranchissable barrière, leur élévation est un sûr garant de leur discrétion. Ils ne dévoileront donc rien de ce qu'ils connaissent parce qu'ils savent par les maîtres que des bornes sont imposées à ces révélations.

Ce que la Providence dans sa sagesse a décrété, personne ne saurait s'y soustraire et le transgresser.

Nous ne saurions contester que nous sommes à un tournant de l'histoire, et que notre civilisation vieillie à tous les caractères de la décrépitude.

L'incertitude en politique, la conflagration des partis, le déchaînement des appétits, et les menaces perpétuelles de conflits internationaux, sont autant d'indices qui indiquent un état maladif, incertain, que Fourier appelle la quatrième phase de déclin de civilisation.

Si les conducteurs des peuples mettaient en pratique les sentiments d'altruisme dont ils semblent animés, nous échapperions probablement aux maux dont nous sommes menacés, et nous nous acheminerions rapidement vers la période supérieure à la civilisation, qui confine à l'Harmonie.

Mais pour réussir, il faudrait réaliser de suite les réformes suivantes :

1° L'Éducation unitaire, système où les enfants ne coûtent absolument rien aux parents, et reçoivent une éducation et une instruction appropriées à leurs goûts et à leurs aptitudes.

2° L'Hygiène absolue, comprenant l'obligation de la part des pouvoirs publics d'exiger que tous les humains soient logés d'une façon décente.

3° Le Travail organisé de façon à ce que tout le monde puisse, quand il le veut, trouver une occupation rémunératrice, appropriée à ses aptitudes.

4° Le Droit pour tous au minimum : nourriture, logement et vêtement.

5° Protection sociale toute particulière aux malades, vieillards et infirmes.

Deux parties de ce programme ont déjà reçu un commencement d'exécution. L'assistance médicale et l'assistance aux vieillards.

Mais ces réformes sont appliquées avec tant de parcimonie, qu'on sent comme un mouvement de réaction qui en paralyse l'application.

Je crois ne pas être trop pessimiste en ne comptant pas sur l'exécution de toutes ces réformes, qui, réalisées, nous auraient acheminé sans violence vers l'Harmonie sociale.

L'égoïsme est encore trop grand parmi nous; les détenteurs de la fortune ne veulent pas comprendre que leur situation privilégiée leur impose des devoirs; aussi, je crois pouvoir affirmer que les légitimes revendications des classes laborieuses, non satisfaites, nous conduisent à grands pas vers une révolution, dont personne ne peut prévoir la gravité.

En présence de ce résultat, que je pressens depuis longtemps, je continuerai l'œuvre commencée dans ma Psychologie en menant une campagne vigoureuse en faveur de la réforme de nos coutumes amoureuses, et en demandant qu'il soit créé une route parallèle au mariage actuel, afin d'arracher à l'infamie qui les guette, le plus possible de filles de prolétaires.

L'heure est solennelle, le mal nous envahit de toutes parts, la corruption grandit.

Pendant les trois premières phases de civilisation, où le mari était un maître presque absolu, le mariage actuel a conservé son prestige.

Aujourd'hui que le progrès a marché, que l'instruction s'est développée, que la foi religieuse a baissé, qu'un vent de liberté et d'indépendance agite l'humanité toute entière, les mœurs sous ces influences diverses, se sont petit à petit relâchées.

La quatrième phase de déclin de civilisation se dessine, et ses plus redoutables menaces apparaissent.

Le ciel se teinte de sang, l'anarchie prend corps, et menace la société de l'application de ses théories incendiaires, il n'est plus temps de tergiverser. Le temps presse.

Souvenons-nous des leçons de l'illustre maître : Ch. Fourier.

L'amour, nous a-t-il dit, est une des quatre roues du char social : c'est de la direction que nous donnerons à cette passion que dépendra notre ascension plus ou moins rapide vers le progrès.

Si nous avons le courage, rompant avec les préjugés, de créer une voie parallèle à notre mariage indissoluble, système qui, se rapprochant du mariage américain, permettra de régulariser toutes les unions, et de donner un état civil à tous les enfants ; ce seul fait, entraînant immédiatement la mise en pratique d'un certain nombre de réformes, constituera un progrès social considérable qui transformera notre société.

Si je m'attache avec autant d'opiniâtreté à obtenir cette modification à notre antique mariage, c'est afin de mettre un terme à la situation abjecte et méprisante à laquelle la femme est condamnée, et au rôle d'instrument de plaisir auquel elle est asservie, alors que je la voudrais aimée et respectée, et disposant librement de ses affections.

Sauvons-la des exploiteurs qui la prostituent, des satyres qui la souillent, et des séducteurs qui la méprisent, et relevons-la par un travail indépendant, d'où sera exclue toute domesticité.

En même temps que nous améliorerons ses conditions matérielles, donnons-lui une foi nouvelle, d'accord avec la science et avec la raison.

Rendons-lui la foi à l'immortalité de l'âme et à la pluralité des existences, sans laquelle on ne peut résoudre le problème des responsabilités, des différences d'aptitudes et des idées innées.

Toute Religion qui ne s'appuie pas sur ces bases rationnelles et indiscutables est incomplète et ne peut avoir la prétention d'être une religion de vérité.

Démontrons-lui que l'âme ne meurt pas, que ce qui aime et pense en nous n'est pas voué à la destruction, et que nous avons la certitude de retrouver dans l'au-delà tous ceux que nous avions admirés, aimés et chéris ici-bas.

L'âme ne meurt pas plus que le cœur ne vieillit.

INSPIRATIONS

D'un sourire amical, oh daignez m'accueillir,
Et je révélerai tout bas à votre oreille
Le secret de l'espoir, celui du souvenir,
Puis comment le passé redevient l'avenir.
CHARLES READ.

Une littérature nouvelle est née du rayonnement des idées qui travaillent l'autre monde.

Les esprits de sagesse jugeant les humains suffisamment préparés pour recevoir une lumière plus complète, adoptée à la transformation générale qui se prépare, inspirent poètes et littérateurs et imprègnent leurs cerveaux des pensées d'immortalité et de renaissance.

Sur les ruines du Catholicisme, germe l'idée neuve et féconde, qui servira d'axe à la religion de l'avenir.

Il n'est point indispensable de compulser les ouvrages du moderne Spiritualisme pour trouver l'affirmation de la foi à l'immortalité, associée à la croyance à la pluralité des existences.

Les ouvrages de toute provenance fourmillent de passages venant affirmer ces idées, que certains auteurs sont très étonnés d'avoir écrits.

J'ai cueilli dans un recueil de poésies d'Eugène Manuel une touchante pièce de vers intitulée : *Les Deux Ames*, véritable chef-d'œuvre dans lequel on sent l'inspiration, le souffle d'un habitant de l'au-delà.

Je n'ai pu résister au plaisir de mettre cette perle sous les yeux de mes lecteurs, afin de leur en faire apprécier la sublime et touchante beauté.

LES DEUX AMES

Premier chapitre

I

Dans le ciel habitaient deux âmes,
Deux âmes de petits enfants,
Qui voltigeaient comme ces flammes
Que les marais livrent aux vents :

II

Êtres divins tous deux semblables
Par l'innocence et la beauté,
Voyant des choses ineffables
Aux secrets de l'éternité.

III

Avec l'impatient coup d'aile
D'oiseaux qui désertent leurs nids ;
Fiers de leur liberté nouvelle,
Ils parcouraient des infinis.

IV

Ils allaient d'étoile en étoile,
Fendaient l'azur d'un même essor,
Et comme en mer, fuit une voile,
Voyaient s'enfuir les astres d'or !

V

Tout autour, masses vagabondes
Où s'égare notre raison,
Voyaient par flotilles les mondes,
Dans l'Océan sans horizon.

VI

Variant leur course nocturne,
Ils sondaient l'impalpable éther,
Allant des anneaux de Saturne
Aux aurores de Jupiter ;

VII

Ils volaient des splendeurs à l'ombre,
Des nuits pâles aux jours vermeils,
Et s'amusaient d'erreurs sans nombre
A vouloir compter les soleils.

VIII

Dans ces poussières lumineuses,
Dans ces abîmes de clarté
Où blanchissent les nébuleuses
Qui brillent par le soirs d'été

IX

Ils écoutaient les harmonies
Que les globes font dans leur cours,
S'attristaient sur les agonies,
Des mondes éteints pour toujours.

X

Parfois approchant de la terre,
Émus d'un indicible effroi,
Ils plaignaient l'astre solitaire,
Dans son atmosphère de froid ;

XI

Où bien ils suivaient la traînée
Des comètes aux crins de feu ;
Et de la route illuminée,
Envoyaient un sourire à Dieu.

Deuxième chapitre

I

Un jour Dieu dit : « L'heure est venue
Un sein mortel doit vous nourrir !
Sur terre toute âme est tenue,
D'aller renaître pour mourir ! »

II

Aussitôt les deux frêles âmes,
Dociles aux célestes lois,
Dans le sein tremblant de deux femmes,
Lors descendirent à la fois.

III

L'une était une jeune reine
Qui, souriant à chaque pas,
Gravissait, superbe et sereine,
Un des beaux trônes d'ici-bas.

IV

Un peuple attendait le doux être;
Le canon de sa grosse voix,
Annonça qu'il venait de naître
Un enfant héritier des rois !

V

Un palais devint sa demeure,
On s'écrasait pour l'entrevoir,
Et le poète chanta l'heure,
Qui vit éclore tant d'espoir !

VI

Et l'or, la dentelle, la soie,
Charmaient ses yeux à peine ouverts ;
On mit dans son berceau la joie,
Et dans ses rêves l'univers !

VII

Et par un étrange partage,
L'autre mère avait pour abri,
Les murs nus d'un sixième étage,
Où l'enfant fit son premier cri ;

VIII

Il tomba du pays des anges
Au plus sombre toit des vivants,
La charité marqua ses langes,
Et l'admit parmi ses enfants ;

IX

Un sein flétri reçut sa bouche,
Des pleurs coulaient sur son sommeil,
Un dur oreiller fut sa couche,
Un amer baiser son réveil ;

X

Dans le berceau qu'elle balance,
L'œil fixe et le cœur attristé,
La pâle mère a vu d'avance,
La misère et l'obscurité !

XI

Puis quand chaque âme ainsi fut née,
Dieu mit un voile à son passé,
— Et c'est alors, ô destinée !
Que ton mystère a commencé !

EUGÈNE MANUEL.

Conclusion

Le moyen de remédier au monde mauvais est de créer un monde juste.

Les esprits dans l'autre monde savent que plus le progrès marchera vite sur terre, plus il y aura de chance de bonheur pour les humains ; ils savent aussi que cette amélioration du sort de tous sera en proportion du développement de l'esprit de justice et de vérité.

Sur beaucoup de points, il y a connexité de vues entre l'humanité terrestre et les habitants du monde anormal, mais sur d'autres, il y a une divergence très marquée.

Les préjugés sont tenaces sur terre. et pourtant, c'est l'au-delà qui nous dirige et nous mène.

Les questions qui touchent au mariage et à la famille sont passionnément discutées dans l'autre monde, et c'est souvent du monde aromal que nous viennent par inspirations les solutions qui devront prévaloir, et modifier nos mœurs, nos lois et nos institutions.

Nos préjugés, auxquels nous sommes attachés, trouvent souvent des adversaires résolus dans les esprits, qui se font un malin plaisir de démolir les combinaisons égoïstes, péniblement échaffaudées par nos hommes d'État les plus éminents.

N'avons-nous pas été tous surpris de la promptitude et de la facilité avec laquelle se sont faites deux modifications détruisant les habitudes séculaires de notre France, au point de vue religieux : La dispersion des Congrégations et la séparations des Églises et de l'État.

Ma foi en est ébranlée, me disait un vieux catholique. Jamais je n'aurais cru que Dieu ait ainsi abandonné son église, et laissé triompher les adversaires de la religion.

La raison en est bien simple, lui répondis-je.

C'est qu'il y a religion et religion et que ceux que vous considérez comme en étant les adversaires en sont peut être les meilleurs défenseurs.

Les frais semblent donc établir que la Providence est avec nous, apôtres de la science, contre vous, messieurs les catholiques, qui représentez surtout le fanatisme religieux.

Des génies puissants représentants de ces idées de progrès, sont disséminés sur toute la surface du globe, et travaillent à leur diffusion.

C'est le règne de la science qui se lève, et vient dissiper les ténèbres créées par l'obscurantisme religieux.

C'est cette science triomphante qui détruira sur terre les derniers germes du mal, et par conséquent la misère et les souffrances morales et physiques, et préparera pour un jour très prochain l'ère des temps nouveaux, où au milieu d'un bonheur général, quoique semé d'inégalités et de diversités dans les conditions, les humains continueront à travailler pour leur évolution intellectuelle et morale, afin de s'élever dans l'échelle des êtres.

Les premières lueurs de l'aurore de ces temps meilleurs commencent à embraser le ciel ; demain, ces temps, si impatiemment attendus et qui fondront sur nous accompagnés d'un éclat de tempête seront accomplis et le monde sera régénéré.

Les prodromes de ces graves évènements flottent dans l'air et menacent les nations.

Nul ne peut prévoir quelle sera leur importance et leur gravité.

En hâtant la solution du problème social par l'application des multiples combinaisons décrites dans les œuvres de Fourier, toutes basées sur le principe de l'association, nous aurons quelque chance d'éviter les convul-

sions violentes qui nous menacent, et qui n'ont d'autre but dans l'ordre providentiel, que de nous montrer l'obligation où nous sommes, dirigeants et intellectuels, de chasser de notre sol le mal causé par l'égoïsme des grands et des privilégiés de la fortune.

EDMOND BENOIT

Une nouvelle interprétation iconographique de la Bible

Les dessins de Mme Egoroff

L'art de Mme Egoroff est à la fois traditionnel et tout tendu vers des évocations mystérieuses qui sont de nature à déconcerter les préjugés et les conventions encore en usage. Mme Egoroff a appliqué déjà sa vision personnelle à bien des problèmes que posaient devant elle, soit les imaginations de son propre rêve, soit des confidences et des récits troublants que d'autres l'invitaient à entendre. On se souvient, en particulier, que l'an dernier elle consacra neuf dessins à illustrer une révélation sur les joies et les peines d'un monde suprême, révélation dont M. André de Lor, à la suite de circonstances tragiques, était devenu le pieux dépositaire.

Mais ce que nous attendions, c'est que Mme Egoroff fixât un jour l'effort de son art, sur les légendes universelles, sur les plus vastes, sur celles qui, depuis des siècles, servent de guides à la foi des peuples et secourent leurs méditations, lorsqu'elles risquent de s'égarer, leurs espérances, lorsqu'elles risquent de fléchir.

Mme Egoroff vient de répondre à notre attente en interprétant la Bible.

Son interprétation est d'une grande nouveauté, et d'une grande hardiesse. En nous plaçant simplement au point de vue de la forme — nous examinerons tout à l'heure le sens profond de cette œuvre — la Bible de Mme Egoroff nous apparaît vis-à-vis de la Bible hébraïque, dans une situation à peu près analogue à celle que les tragédies classiques prirent vis-à-vis des mythes grecs. Mme Egoroff concentre tout l'intérêt sur des visages humains, comme les écrivains classiques ramenaient les grands drames transmis par l'antiquité, à des conflits intimes. C'est en cela que l'art de Mme Egoroff mérite le nom de traditionnel. Il le mérite aussi par la facture même de ces visages. Le dessin qui leur donne vie n'a point de brusquerie, d'exaspération ni de relâchement. De même que ces figures d'hommes sont sévères et calmes, même lorsqu'elles expriment la passion, de même que les corps qu'elles couronnent sont en des attitudes sans violence, sobres de gestes, pacifiques de mouvements, de même le trait, et la matière plastique qui le remplit ne

comportent ni heurts, ni surcharges, ni improvisations véhémentes et inachevées. Tout s'enchaîne selon une ligne rigoureuse, tout est composé et posé, avec une indifférence complète pour le pittoresque et l'accessoire; tout, surtout, est fini conformément à une harmonie d'ensemble, discrète et austère, qui ne laisse place à aucune fantaisie et à aucune négligence.

Il convient d'insister sur ces caractères distinctifs de l'art de Mme Egoroff, parce qu'ils font justice d'une confusion que l'on est trop enclin à commettre entre l'art véritablement inspiré et l'art rudimentaire de beaucoup de spirites.

***

Mais comment Mme Egoroff comprend-elle la Bible ? Quelle signification lui prête-t-elle ? Nous avons hâte d'en venir à ce point essentiel.

La Bible a, tour à tour, été considérée comme une cosmogonie, c'est-à-dire, comme une histoire de la formation du monde, et comme une morale, c'est-à-dire comme une histoire de l'âme humaine.

Dans le premier cas, les épisodes innombrables qui composent ce monument sacré de la vie terrestre, représentent des événements ou des phénomènes ayant eu une réalité objective. L'ensemble constitue le vaste tableau de l'organisation de la vie, sur la terre, et de la fonction qu'y ont remplie les hommes. L'humanité s'y est composée graduellement comme s'y sont composées les espèces animales et végétales. Souvent elle en a aidé et parachevé l'éclosion ; souvent elle l'a contrariée. Elle-même fut combattue entre des instincts divers, les uns bons, les autres mauvais; nous assistons au spectacle de leurs luttes, des crimes qu'ils entraînèrent, des exploits qu'ils accomplirent, des aventures qu'ils essayèrent, des tourments qu'ils engendrèrent. Des directions se firent jour au travers de cette humanité incertaine: le bien eut ses législateurs et le mal les siens ; de hautes figures surgirent, de rois ou de prophètes, qui dominèrent des foules acharnées à chercher le chemin de leur bonheur. Certaines étaient si belles qu'elles étaient comme des reflets de Dieu ; d'autres frappaient de terreur. Les hommes se partageaient, séduits par les premières, corrompus par les secondes. Ainsi la Bible apprenait aux fils les conditions et le séjour au milieu desquels leurs pères, à l'origine des temps, avaient fondé leur existence.

Tout autres apparaissent les diverses parties de la Bible si l'on estime qu'elle est une morale et qu'elle décrit seulement la naissance et le premier développement de l'âme humaine. On ne peut plus alors attribuer aux récits qui la composent une consistance réelle ; ils ne sont que des symboles. Et ces symboles n'embrassent pas uniquement un lointain passé ; ils préjugent de l'avenir. Ce sont toutes les facultés de l'homme qui se trouvent figurées, sous des traits tranchés et saisissants. D'avance on peut donc apprendre

leurs conflits, et les sanctions qu'ils impliquent. La Bible est comme l'immense fable où les hommes voient se mirer leurs vertus, leurs vices et toute leur destinée.

Les Juifs ont plutôt adopté la première de ces deux façons d'entendre la Bible. Les Chrétiens et surtout les catholiques ont préféré la seconde. D'âge en âge les gloses s'entassèrent, afin de mieux déterminer et d'accommoder aux nécessités des époques, les conjonctures multiples retracées par les Ecritures. Mais que ce fût, ainsi que le voulaient les Juifs, pour glorifier le créateur et rappeler aux hommes leurs débuts sur la terre, ou, comme le cherchait l'Eglise, pour leur inculquer des devoirs à son égard et justifier l'enseignement catholique, il y avait entre les propagateurs de ces deux doctrines, une similitude : c'est qu'ils respectaient, également, tous les détails du texte primitif et tiraient parti de ce qu'il contenait de crudité et de bassesse, comme de ce qu'il contenait de sublime. En cela, ils restaient, les uns et les autres, fidèles à une conception qui n'était ni celle de l'Orient, ni celle que l'Occident, depuis, s'est formée.

*
* *

L'Orient a toujours ramené la mobilité des choses et la complexité de l'âme humaine à de grandes lois de fatalité, seules réalités parmi la multiplicité des apparences : c'était à l'homme de savoir les lire dans les spectacles qui l'entourent et les découvrir en lui-même, par une discipline opiniâtre de l'esprit et du corps. Les religions de l'Orient étaient donc toutes tournées vers ce qu'on peut appeler la recherche du dynamisme divin ; avec autant de persévérance que les mathématiciens le sont dans leurs formules, les hommes étaient tenus, s'affranchissant de l'illusion de leurs sens et des impulsions de leurs instincts, de s'absorber dans les problèmes d'une mécanique supra-terrestre et même supra-céleste. Ils ne songeaient guère, on le voit, à tirer leurs exemples des aspects de la terre et des aspects de l'humanité. Au contraire, l'Occident a fait retour sur l'homme ; c'est dans l'homme, tel qu'il se débat dans l'angoisse de la terre, qu'il a voulu trouver Dieu. Les religions sont devenues et deviennent, de plus en plus, purement morales et sociales. Le schisme protestant est né de cette tendance que le catholicisme, par intérêt, refusait de suivre.

Entre les deux, la conception juive et catholique participa d'un sentiment propre aux civilisations méditerranéennes, aussi bien celles des rives de l'Asie mineure que celle de la Grèce et de Rome, (exception faite de l'Egypte), sentiment auquel le plaisir que causent la diversité et le contraste des choses n'était pas étranger. Les peuples méditerranéens, de tous temps, se sont plus à goûter les surprises de la réalité, à aimer ses changements, à cultiver

ses volte-faces ; l'ironie et la mélancolie, formes résignées de la clairvoyance, sont nées de là. Plus la réalité contenait de nuances et de variété en bien et en mal, plus le bien et le mal s'y enchevêtraient, au gré de types imprévus, plus ils s'y attachaient. C'était sur elle et sur elle seule qu'ils fondaient leurs croyances et leurs arts. La Bible a été écrite dans cet esprit, versatile et sarcastique et les Juifs y ont vu et admiré Dieu. Le catholicisme, parce qu'il fleurit dans des âmes méditerranéennes, et aussi parce que cela favorisait ses desseins de domination traduisit également, sans en rien omettre, toutes ces aventures, en allégories morales.

Or, il devient de plus en plus évident qu'aucune de ces conceptions, désormais, ne nous suffit plus, que de grands mouvements se trament dans la pensée occidentale moderne pour leur substituer une conception nouvelle. On sent la nécessité de faire revivre la vraie tradition de l'Orient, mais en l'associant aux vues que l'Occident a acquises.

*
* *

Cette aspiration, cette jonction, Mme Egoroff nous les rend particulièrement sensibles dans ses dessins de la Bible. C'est une Bible pénétrée des songes de l'Occident, par la place qu'y occupe la personne humaine. Mais ces hommes ont des types orientaux : ils ont les traits accentués, la beauté tranquille des prêtres de la Perse, la contenance hiératique des prêtres de l'Egypte. Leurs costumes et leurs coiffures rappellent plutôt ceux de Perse; mais les attributs qui y sont joints sont d'origine égyptienne. Ainsi la Bible n'est plus seulement méditerranéenne ; elle renoue ses ascendances ; elle reconduit notre méditation aux grands rêves qui, par la Perse et l'Egypte, furent transmis aux peuples de la Méditerranée.

De l'Occident, ces personnages ont des traits aussi, subtilement mêlés à leur physionomie orientale. C'est un certain air de profondeur et de concentration ; c'est quelque chose de chrétien dont est empreint leur front, et qui commande à leurs gestes abandonnés. Le décor, enfin, où ils résident, sortes de cryptes dénudées emplies de pénombre, nous rappelle le séjour qu'offrent aux prières occidentales, les nefs des cathédrales. Ils s'y tiennent dans des poses presque invariables, de profil, la plupart, comme les saints agenouillés sur les vitraux ou dans les niches des portails.

Mais où l'œuvre de Mme Egoroff atteste le besoin de métamorphose religieuse, partout en germe à présent, c'est surtout dans la transformation qu'elle fait subir aux légendes les mieux consacrées, aux personnages les plus populaires de la Bible. Ici plus de fables bizarres ou équivoques. Tout s'explique par les rites fondamentaux de la coutume religieuse orientale, ou par les réflexions de la science occidentale. Les hérédités, les liens et les

rapports des héros bibliques sont remaniés, en vue d'affirmer la liaison des divinations admirables de la science persane et égyptienne, avec les découvertes raisonnées de la science actuelle.

Le symbole de la pomme ? Formule du mariage, habituelle chez les Assyriens.

Moïse ? C'est le fils d'un Pharaon illustre.

Samson et Dalila ? Dalila est la mère de Samson ; elle le dépouille des vanités de la force matérielle pour qu'il s'élève à la force morale.

Qu'ils soient des héros de bonté, ou des messagers de maléfice, qu'ils aient nom Salomon, Elie, Esaü, ou Caïn et Loth, tous ces annonciateurs sont détenteurs des principes les plus anciens et nous les lèguent dans leur intégrité. Il ne s'y ajoute aucune ruse, aucune perversité, aucune péripétie. Les dessins de Mme Egoroff, les dépouillent de tout ce qui les complique ou les amoindrit, et les réduisent à une unité imposante.

Quant à la genèse elle-même, nous la voyons interprétée ici avec une rare force de synthèse, et d'une façon qui correspond à ce que les sciences naturelles nous ont appris des éléments de la vie. Mme Egoroff nous permet d'unir dans notre sagacité, la précision de l'éclosion des germes, œufs ou graines, et le mystère de Dieu qui les a déposés là où il l'a voulu.

*
* *

Il nous est impossible, dans les limites d'une étude aussi courte d'analyser une à une ces planches révélatrices. On peut se rendre compte du moins par ces quelques indications de leur simplicité et en même temps de leur subtilité : ce ne sont, pour ainsi dire, que des portraits méditatifs avec les attributs allégoriques et les attitudes symboliques strictement indispensables. Ce ne sont que des faces humaines, étapes dernières du chemin parcouru par Dieu à travers les visages des hommes.

« En parcourant les chapitres de la Bible, nous dit Mme Egoroff, elle-même, dans une note qu'elle a bien voulu écrire à notre intention, l'idée m'est venue de dessiner les principaux héros de ce poème sacré. J'ai cherché à exprimer dans mes dessins, le vrai esprit des grands penseurs inspirés de la Judée. »

Nous pouvons dire que Mme Egoroff a fait davantage. Elle a exprimé les promesses du rêve moral dont sont avides les hommes d'aujourd'hui.

« A mesure que j'exécutais mes dessins, termine-t-elle, je sentais nettement la dualité de mon être. Mon *moi* visible n'était qu'un instrument ; mon moi invisible et éternel, lui expliquait sa pensée et le lui faisait reproduire. Ainsi cette Bible, d'une conception si étrange, est sortie purement de mon âme. »

L'âme de Mme Egoroff, par sa propre inspiration, a anticipé sur les désirs de l'âme occidentale ; livrée à elle-même, elle est parvenue à s'emparer de ce qu'il y avait d'essentiel dans le passé, et l'allier à ce qu'il y a d'essentiel dans le présent. C'est une vision puissante et féconde de croyante à la fois et d'artiste.

Deuxième Congrès international de Psychologie expérimentale

(Paris, Pâques 1913).

Le Comité d'organisation du deuxième Congrès international de Psychologie expérimentale vient de décider que cette grande manifestation se réunira à Paris pendant les vacances de Pâques.

Nos lecteurs se souviennent que les Congrès internationaux de Psychologie expérimentale — dont le premier, qui a eu un succès considérable, s'est réuni à Paris, en novembre 1910, — ont pour but d'étudier tous les phénomènes qui, se produisant chez les êtres animés ou par un effet à leur action, ne semble pas pouvoir s'expliquer entièrement par les lois et les forces de la nature déjà connues.

Comité de patronage et Bureau du Congrès

Le deuxième Congrès international de Psychologie expérimentale est patronné par un Comité de savants, parmi lesquels nous citerons: MM. Jules Bois, homme de lettres ; professeur Enrico Morselli, directeur de la clinique de neurologie et de psychiâtrie à l'Université, professeur à la Faculté (Gênes) ; van der Naillen, président of the Scholl of Engineering (San-Francisco) ; Dr Freiherr von Schrenk Notzing (Munich) ; Edmond Perrier, membre de l'Académie de médecine, directeur du Muséum d'histoire naturelle (Paris) ; docteur Julien Ochorowitz, ancien professeur à l'Université de Lemberg, etc.

Son Bureau est ainsi constitué :

Présidents d'honneur : M. le colonel A. de Rochas, ancien administrateur de l'Ecole Polytechnique, et Emile Boirac, recteur de l'Académie de Dijon, correspondant de l'Institut ; président : M. G. Fabius de Champville ; vice-présidents : MM. Dr Desjardin de Régla, Dr Moutin, Guillaume de Fontenay, Pierre Piobb et Henri Mager ; secrétaire et trésorier: M. Henri Durville.

Membres : Première Commission : MM. le Dr Desjardin de Régla, Albert Jounet, Coué (de Nancy), Tisserand, secrétaire.

Deuxième Commission : MM. Dr Moutin, Marcel Mangin ; Dr Ridet, Emile Magnin, Edm. Duchatel, Henri Durville, secrétaire.

Troisième Commission : MM. G. de Fontenay, G. Delanne, César de Vesme, de Vincenzo Majulli (de Bari, Italie), marquis de Grollier, M. Gaston Durville, secrétaire.

Quatrième Commission : MM. G. Fabius de Champville, Ch. Blech, Dr Encausse (Papus), Ch. Lancellin, L. Chevreuil, F. Girod, secrétaire.

Cinquième Commission : MM. P. Piobb (comte Vincenti), H. Mager, Dr Vergnes, de Frémery (de Bussum, Hollande); Kerlor (de Londres); Bonnet, secrétaire.

Règlement du deuxième Congrès

Article premier. — Le Congrès est organisé par la Société Magnétique de France.

Art. 2. — Il se réunira à Paris pendant les vacances de Pâques 1913 (le lieu de réunion sera fixé ultérieurement).

Art. 3. — Le Congrès se composera :

1° D'une séance d'ouverture ;

2° De séances consacrées à la lecture des rapports, aux communications et discussions, de séances de commissions et de séances plénières;

3° De concours, de conférences, de fêtes s'il y a lieu, organisés d'accord avec le Bureau.

Art. 4. — Seront membre du Congrès, tous ceux qui auront donné leur adhésion et acquitté la cotisation fixée à 12 francs.

Les membres du Congrès auront seuls le droit d'assister et de prendre part aux réunions et aux discussions. Ils recevront le volume des comptes rendus (tirage limité au nombre des congressites).

Art. 5. — L'organisation du Congrès est confiée à cinq Commissions de six membres, qui ont pour but de rassembler les résultats divers d'observations de faits et phénomènes et d'examiner les hypothèses capables de les expliquer.

La première Commission étudiera les phénomènes psychiques universellement admis : Hypnotisme, Suggestion et Double conscience (Écriture automatique et dédoublement de la personnalité).

Quatre autres Commissions étudieront les phénomènes psychiques non universellement admis.

La deuxième étudiera les Forces inconnues émanant d'un Être animé agissant ou semblant agir sur un Être animé (action de l'homme sur les animaux, sur les végétaux, étude de la radiation humaine dans ses propriétés biologiques, développement de la force magnétique).

La troisième Commission étudiera les Forces inconnues émanant d'un Être animé agissant ou semblant agir sur les Corps bruts (Médiumnisme et phénomènes connexes, lévitations, apports, étude de la radiation humaine dans ses propriétés physiques et chimiques, etc.)

La quatrième Commission étudiera les Forces inconnues émanant des Corps bruts agissant ou semblant agir sur un Être animé (actions des courants atmosphériques et souterrains, des masses métalliques, des planètes, influence de l'aimant, des métaux (métalloscopie, métallothérapie), des substances diverses (homéopathie), des médicaments à distance).

Art. 6. — Chaque Commission mettra à l'ordre du jour un nombre limité de thèmes de discussion. Tout congressiste peut présenter des communications sur des sujets autres que ces derniers.

Art. 7. — Toutes les correspondances, communications et fonds devront être adressés au secrétariat de la Société Magnétique de France, 23, rue Saint-Merri, Paris (IVe), au nom de M. Henri Durville, secrétaire général et trésorier du Congrés.

Nous publierons prochainement le texte des différents thèmes qui seront soumis à la discussion internationale.

Une réduction de 50 °/o étant accordée par presque toutes les Compagnies de chemin de fer de l'Europe sur leurs tarifs, le Congrès est assuré de recevoir un grand nombre de délégués étrangers.

Voici le texte des différents thèmes qui sont soumis à la discussion internationale et le règlement du Concours de baguettes et de Pendules hydroscopiques qui aura lieu sous la direction de M. Mager et le contrôle de M. Gustave Le Bon.

Première Commission

Quel est le rôle de la Suggestion dans les divers phénomènes de la Psychologie expérimentale?

Définition et pratique de l'Hypnotisme doux.

Deuxième Commission

Action des Forces inconnues émises par l'homme sur l'homme sain et malade.

Action des Forces inconnues émises par l'homme sur les animaux, les végétaux et les micro-organismes.

La Conductibilité de la Force psychique.

Méthodes de développement de la Force magnétique.

Ce qu'il faut penser des dangers que présenteraient le Magnétisme et l'Hypnotisme au point de vue social.

Troisième Commission

Examen des moyens à employer pour contrôler plus objectivement et d'une façon moins empirique les manifestations médiumniques telles que les déplacements ou transports médiumniques d'objets, etc., sans nuire aux conditions spéciales dans lesquelles se produisent ces phénomènes.

Effet des diverses lumières sur la production des phénomènes physiques de la médiumnité. — Est-il possible d'atténuer l'action nuisible de la lumière? Moyens à employer pour y parvenir.

Reconstitution et Examen des appareils imaginés par Hare, W. Crookes, Faraday, Alrutz, etc., pour contrôler scientifiquement la Lévitation des tables et autres objets.

Reconstitution et Examen d'appareils du genre de ceux imaginés par Du Bois Reymond, de Puyfontaine, l'abbé Fortin, Thore, Lafontaine, Baraduc, etc., pour étudier les Forces inconnues émanant d'un être animé agissant à distance sur la matière. — Appareils nouveaux.

Quatrième Commission

Étude du Dédoublement expérimental du Corps humain. — Divers procédés au moyen desquels on peut arriver à sa production. — Moyens de contrôler objectivement les phénomènes.

Étude du Dédoublement spontané du Corps humain. — Enquête sur les faits bien prouvés de Dédoublement spontané: 1° A l'état de veille (chez les malades, les mourants, etc.) ; 2° A l'état de sommeil (certains rêves sont-ils dus à un dédoublement?)

Examen des faits spontanés de Psychométrie, de Vision et de Lecture sans le secours des yeux.—Examen des méthodes pour développer ces Facultés.

Examen des méthodes à employer pour le développement de la Transmission de Pensée. — Subsidiairement: Recherche des fraudes et trucs de scène concernant ce phénomène.

Cinquième Commission

La Baguette de coudrier réagit-elle sous l'action des cours d'eau souterrains ou sous l'action des failles, qu'elles soient ou ne soient pas remplies d'eau?

Étude du déterminisme cosmique des Faits psychiques et en particulier de la corrélation entre la hauteur du soleil sur l'horizon (selon l'heure et la saison) et les phénomènes du Magnétisme animal et du Psychisme.

Influence planétaire sur l'être humain.

Concours de baguettes et de pendules hydroscopiques

A l'occasion du IIe Congrès international de Psychologie expérimentale et pendant la durée de ce Congrès aura lieu un Concours de Baguettes et de Pendules hydroscopiques.

Les personnes désirant prendre part à ce Concours devront se faire inscrire un mois avant l'ouverture du Congrès. Les personnes qui ne pourraient venir à Paris pour l'époque du concours ont la faculté de se présenter dès maintenant devant la Commission de contrôle des phénomènes psychiques, nommée par le Ier Congrès international de Psychologie expérimentale et d'exécuter devant cette commission soit les expériences constituant le concours, soit toutes autres expériences que le Jury aura accepté de contrôler.

Objet du concours

1re Série. — Dans un jardin ou dans un champ mesurant 1.000 mètres, il a été creusé un trou et il a été enfoui d'autre part et séparément deux objets en métaux différents (cuivre et fer); indiquer l'emplacement exact du trou creusé, l'emplacement où a été enfoui chacun des deux objets en métal.

2e Série. — Douze boîtes en bois, exactement semblables, ont été placées en ligne à une certaine distance l'une de l'autre, et, dans l'une d'elles, a été mis un morceau de métal pur, pris parmi dix métaux déterminés par le jury:

1° Dire quelle est celle des douze boîtes qui contient le morceau de métal.

2° Dire quel est ce métal;

3° Dire quel est le poids du métal.

CUEILLETTE DE PENSÉES

Le souvenir des morts, c'est la pensée dans l'absence.

LACORDAIRE.

***

Ceux que nous avons aimés et que nous avons perdus ne sont plus où ils étaient, mais ils sont toujours et partout où nous sommes.

***

Le courage est un coup de fouet donné par les événements graves.

ANGÈLE MASSINA.

***

La devise de l'humanité est: *Plus loin ;* c'est l'instinct de l'évolution qui la pousse en avant ; l'absolu repos l'effraye.

SOPHOPHILE.

***

Ceux qui sont sévères pour les autres ne se sont jamais examinés de bien près.

LACORDAIRE.

***

Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

***

La science pour bien faire ; il ne faut pas seulement la loger chez soi, il la faut épouser.

MONTAIGNE.

***

Rendez véritablement la justice et ayez l'un pour l'autre de la bonté et de la miséricorde.

ZACHARIE.

***

Du courage, toujours du courage ; il n'y a de vertu qu'à cette condition.

SILVIO-PELLICO.

***

L'homme garde sa rancune contre un homme et il ose demander à Dieu sa guérison.

***

L'orgueil est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, mais qui est infiniment plus insatiable.

FRANKLIN.

***

La modestie est la parure morale des femmes.

SOPHOPHILE.

***

L'honneur défend souvent ce que permet la loi.

SÉNÈQUE.

***

Les petits se perdent en voulant imiter les grands.

PHÈDRE.

***

L'erreur commune à beaucoup de personnes est de croire que le monde qu'ils voient est le monde entier.

***

La plupart des maux qu'éprouve l'homme lui viennent des hommes.

PLINE L'ANCIEN.

***

Il est aussi difficile de fixer des idées nettes dans une âme agitée par la peur, que de bien écrire sur un papier qui tremble.

LOKE.

***

Vous tous qui placez votre attente en Dieu, demeurez fermes en l'adversité, et fortifiez votre âme par la pratique du bien, ainsi vous avancerez l'heure de la félicité.

***

La raison est parfois obligée de mettre la camisole de force à la folie de nos rêves.

ANGÈLE MASSINA.

***

Ne faites rien sans but.

SOPHOPHILE.

Sous-Congrès d'Esperanta Psikistaro

Cracovie, Rynek, 43.

Séance d'Ouverture, 12 août.

Devant une assistance d'une trentaine de personnes, représentant quinze nationalités différentes, le secrétaire, après avoir salué la Pologne et l'Autriche, fait l'exposé des travaux de l'Esperanta Psikistaro durant l'année écoulée.

Grâce à la libéralité de la Fédération Spirite Belge, on a pu publier le rapport sur le sous-congrès d'Anvers (1911), qui a partout trouvé bon accueil. Dans le mois de mars de cette année on a pu éditer la traduction Esperanto du livret *Résumé du cours de Théologie* de M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq, qui est en vente actuellement au prix de 20 centimes dans les librairies espérantistes.

L'assemblée passe au vote des nouveaux membres du comité ; sont élus :

M. Fraga, Santiago de Chili,
M. Schubert, Washington, États-Unis d'Amérique du Nord,
M. Jose Machado Fosta, Rio de Janeiro,
M. Joza Mares, Moravie.

Le secrétaire expose la nécessité de créer un organe qui répandra les idées de l'Espéranta Psikistaro dans le monde entier. Les moyens de la Société pourtant ne permettent pas la publication d'une telle revue. En effet il faudrait environ 300 abonnements à 2 fr. 50 par an pour créer un revue trimestrielle.

Il a donc été décidé de s'adresser aux groupements spirites puissants dans le monde entier pour les prier de nous prendre un nombre plus ou moins grand d'abonnements.

La Fédération spirite belge a déjà souscrit un certain nombre d'abonnements (40).

La Revue paraîtra le 1er janvier 1913 et sera nommée *La Revuo de Esperanta Psikistaro.*

Saluts. — M. J. C. Chaigneau, de Paris, dans une belle lettre, exprime son regret de ne pouvoir assister au congrès.

M. C. Schriewer, salue le Congrès d'Esperanta Psikistaro, de Pékin, Chine.

Ensuite le secrétaire, en quelques mots, expose aux congressistes le cas de la manifestation de M. W. T. Stead, rapporté par M. Miyatovich. Le texte Esperanto est dû à M. J. C. Chaigneau.

Expériences. — Avec le médium glossolodiste (?) (médiumnité qui consiste dans la faculté qu'a le sujet de parler dans une langue qui lui est inconnue).

Le médium, M. T. se recueillit, puis se mit à proférer des sons, consonnes, voyelles, voir des phrases entières. Ce flux de paroles inconnues aux assistants semble appartenir à une seule langue. Maintes fois le sujet change l'intonation de sa voix, les bribes de mots ou de phrases changent également ; c'est une autre langue.

M. Romano dit reconnaître quelques phrases turques.

Des journalistes assistaient à la réunion.

Les congressistes ont lié connaissance entre eux ; 150 exemplaires du journal bien connu *Le Fraterniste* étaient à la disposition du public. De même le recueil de *La Vie Mystérieuse* a été fréquemment consulté par des membres espérantistes spirites à la hauteur de la langue française. Le livre de M. Girod, *Comment développer un sujet*, a intéressé un grand nombre de nos

confrères espérantistes. Une collection de *La Tribune Psychique* a été également consultée.

Deuxième Séance. — 13 août.

Le secrétaire lit la lettre de M. Paul Nord, qui présente ses hommages au Congrès.

M. Mares, de Moravie, parle pendant une heure des dessins médianimiques, vraiment intéressants, obtenus en Moravie et Bohême. Ce discours a été suivi avec attention et a remporté beaucoup de succès.

Les expériences ont continué avec M. T. médium glossolodiste, en présence de représentants des langues hindoux et sémitiques, tels M. Sobraby des Indes Anglaises, et M. Romano, de Constantinople.

Troisième Séance. — 16 août.

Assistance nombreuse.

M. Mares présente le vœu de succès des spirites bohèmes-slaves, et cette société a bien voulu le charger d'offrir à *Esperanta Psikistaro* son aide morale et matérielle. M. Mares et les délégués bohèmes-slaves ont été chaleureusement applaudis.

M. D. J. de Nogales, de Ciudad Rodrigo, qui est un des plus dévoués collaborateurs de l'*Esperanta Psikistaro* a salué l'assemblée au nom des spirites espagnols.

Expériences Typtologiques. — Un soldat polonais de Lods, du nom de Nikolyeff, disant avoir été tué en 1812, pendant la guerre franco-russe, se manifeste. Il refuse toutefois de nous donner d'autres détails.

Conclusions. — Malgré l'insuffisance des éléments de médiumnité à Cracovie, le Congrès d'Espéranta Psikistaro de 1912 a été un grand succès et a soulevé beaucoup d'enthousiasmes.

Le Secrétaire, A. Stas.

COMMUNIQUÉ

A l'occasion de la reprise de ses séances expérimentales bi-hebdomadaires et gratuites la *Société Française d'Étude des Phénomènes Psychiques* donnera le dimanche 6 octobre prochain, à 2 heures 1/2 de l'après-midi, une matinée publique, en son local, 57, Faubourg Saint-Martin, à Paris.

Cette matinée comprendra une *causerie* de *M. Gabriel Delanne* l'éminent écrivain spirite, président de la Société, suivie d'une *audition du Médium. Musicien M. Georges Aubert.* (*Entrée libre.*)

REVUES ET JOURNAUX ÉTRANGERS

Nous lisons dans le *Light* que Miss Estelle Stead fait une impressionnante déclaration dans un article adressé au Nash's Magasine. « Trois semaines après le désastre du Titanic je vis la tête et les épaules de mon père aussi visiblement que je les avais vues aux derniers jours de sa vie. Je lui parlai de sujets intimes, n'intéressant que lui et moi, et dont le médium ne pouvait concevoir l'idée. La séance avait lieu au Bureau Julia. Nous avions pour médium Mrs Wriedt, c'était une séance à trompette.

Après nous avoir montré son visage mon père prit le porte-voix, et le tournant vers un assistant qui s'était permis de plaisanter autrefois à des séances où mon père assistait encore dans son corps terrestre, il lui dit avec une certaine emphase : « Croyez-vous maintenant ? Tout ce que je vous disais est-il vrai ? »

Si j'avais douté de la réalité de la survie et de la possibilité de communiquer avec l'autre monde, cette scène eût dissipé tous mes doutes.

A ces séances, je n'ai pas entendu moins de trois voix parlant ensemble et avec ceux qui leur répondaient. L'anglais n'était pas le seul langage employé, souvent aussi on y parlait français, norvégien, allemand, italien, suédois et même arabe.

Une extraordinaire expérience

Nous lisons ensuite dans un numéro du *Light* du 17 août 1912, ce qui suit :

« Après avoir lu le merveilleux compte-rendu dans le Nash's Magazine du mois de juillet par Miss Estelle Stead, relatant que l'esprit de son père apparaissait et parlait à toute sa famille au moyen du porte-voix et cela devant sept personnes.

« Je me déterminai moi aussi à essayer d'obtenir le même phénomène pour mon compte personnel. Pour cela j'obtins d'un vieil ami, qui était aussi ami de feu M. W. Stead une introduction auprès de la famille et j'eus le privilège d'obtenir une invitation à leur demeure.

« Et je fis partie du cercle fermé se composant de vingt personnes, y compris Mrs Wriedt, se tenant à Wimbledon le jeudi, 4 juillet; deux trompettes parlantes étaient placées dans le centre de la pièce. Plusieurs esprits se manifestèrent d'abord comprenant le cardinal Nudman et un enfant connu sous le nom de Blossom.

« Ensuite j'entendis la voix de mon frère, il dit : « Je suis Gems », et après : « Dieu vous bénisse, Jules. » Enfin, un peu après, il dit : « Ceci c'est la parole, elle résidait dans l'habit qui s'usait, quand j'étais en vie. » Je de-

mandai : « C'est vous Thomas ? » et la voix répondit : « Oui, Jules. » — « N'avez-vous pas un autre message à me communiquer ? » La réponse se fit clairement : « Oui, la vie de l'esprit est un fait véritable. » Je dis alors : « Je suis heureux, Thomas, et au revoir ! » La voix répondit : « Au revoir, Jules, Dieu vous bénisse. » J'ajoutai encore : « N'avez-vous pas un autre message pour Maisie ? » Il répondit d'un ton joyeux qui fut bientôt suivi très distinctement par le son de trois baisers, il y eut ensuite cinq coups légers, puis je n'entendis plus rien.

La voix et les manières sont précisément celles de mon frère lorsqu'il vivait. Il est mort en novembre dernier et il avait une voix particulière à lui.

Comme j'étais éloigné, je fus un peu méfiant et me tenais sur mes gardes, toutefois je dois dire que personne des assistants ne connaissait mon petit nom, chacune des personnes présentes m'étaient parfaitement étrangères et certainement il était impossible d'imiter la voix et les manières de mon frère, de connaître les mots qu'il avait coutume d'employer.

Les mots de « Dieu vous bénisse, Jules », sont exactement ceux dont il me saluait lorsqu'il me rencontrait les derniers temps de son existence terrestre (J. F. G.). »

Pour la traduction : B. J.

LIVRES NOUVEAUX

Æsculape, grande revue mensuelle illustrée, latéro-médicale, le numéro : 1 franc. Abonnement : 20 francs avec prime de remboursement (Étranger : 25 fr.) ou 12 francs sans prime (Étranger: 15 fr.) A. Rouzaud, éditeur, 41, rue des Écoles, Paris.

Sommaire du numéro d'août 1912. — Les Derviches Tourneurs et Hurleurs (3 illustr.), par le Dr L. Libert. — Prières, hurlements, danses ; les versets de Allah, langoureux puis douloureux ; les guérisons de malades.

Le Mysticisme d'un anatomiste du XVIIe siècle (1 illustr.), par le Dr H. Bouquet. — La Jeunesse de Jean Swammerdam ; amour de la médecine et des sciences naturelles. Antoinette Bourignon, sa laideur, son bec de lièvre, son mysticisme ardent et sa soif de prosélytisme ; son influence néfaste sur le grand anatomiste : il vend ses collections interrompt ses travaux.

Le Toubib (2 illustr.), par le Dr A. Epaulard. — Le médecin populaire marocain au Souq ; les ventouses scarifiées à la nuque ; les « remèdes de cheval ».

Comment on empoisonnait au XVIe siècle (10 illustr.), par le Dr L. Courta-

don. — Le poison des Borgia ; l'arsenic et ses composés; les chemises empoisonnées ; les bagues à poison ; l'augmentation de virulence des poisons par leur séjour sur des cadavres en putréfaction.

La leçon d'anatomie, gravure du grand artiste anglais Hogarth. Caractéristique de son talent et de son « humour ».

Formulaire de l'embaumement chez les anciens Égyptiens (5 illustr.), par A. Gayet. — Le savant égyptologue à qui nous devons la mise à jour de la nécropole d'Antinoë dit ici le rituel des funérailles. Liqueurs et parfums ; substances conservatrices ; paroles à prononcer ; l'huile, le baume, l'ongle d'or, le maillot funèbre.

Le lait desséché (4 illustr.), par le prof. Porcher (de Lyon). — « Le lait desséché, c'est la vache dans le placard. »

Hôpitaux pour Bêtes (5 illustr.), par Desormonts. — Où d'intéressantes petites bêtes viennent chercher la guérison de leurs entérites. Opérations chirurgicales, laboratoires ; considérations philosophiques. Les toutous, les kikis et leurs mémères.

Supplément. — La structure de la matière. — Pasteur et la vaccination antirabique. — La mission du Dr Loir en Afrique Australe. — L'électricité nourrissante. — Le droit des tombeaux. — Icare. — Le Dr Loir en Australie. L'archéologie du cuivre. — Pour avoir une belle voix. — Comment Saint-Luc rapporte les guérisons obtenues par le Christ. — Châteaubriand était-il hystérique? — La simulation des guérisons. — La soif européenne. — Toujours Ricord. — J.-J. Rousseau est-il mort assassiné ?

Psychologie sociale contemporaine, par J. Maxwell.
1 vol. in-8, 6 fr.

Dans cet ouvrage, l'auteur examine les principaux éléments de la conscience collective : le premier livre, intitulé l'*Instabilité Universelle*, met en évidence le caractère dominant de la Société actuelle ; la fixité dans les idées religieuses, morales et économiques n'existe plus. Il analyse, dans le second livre les forces dont le conflit a produit le désordre dont nous sommes des témoins et il les classe en forces de destruction, de conservation et de reconstruction. Il détermine, dans un troisième livre, la valeur relative des conceptions psychologiques sociales auxquelles ces forces empruntent leur énergie, et il montre que la notion des valeurs sociales est complexe et variable. La quatrième partie de l'ouvrage traite des tendances sociales, et des règles suivant lesquelles on peut les juger ; ces règles sont les principes d'une sociologie pratique positive, d'une véritable hygiène sociale.

La conclusion, comme l'indique son titre, *le Crépuscule de l'Occident*, est assez pessimiste. Les nations de l'Ouest de l'Europe sont en train de perdre

leur prépondérance dans le monde, et leurs divisions, l'absence d'idéal dont souffre leur civilisation, leur infériorité relative au point de vue de la population et du territoire, préparent leur décadence, si elles n'y prennent garde.

En résumé, ce livre a une grande valeur. Il se distingue par des vues profondes sur l'ordre social actuel. Les jugements de l'auteur sont empreints d'une grande sagesse et dénotent un esprit d'analyse et d'examen subtil pénétrant.

Dans son étude des forces en action au sein du monde moderne, il a consacré d'intéressantes pages au mouvement spirite (p. 286 à 291). Il penche à croire que l'être est un principe d'énergie appelé à se développer à travers des vies successives. La lutte pour l'existence est nécessaire pour développer nos forces cachées ; elle est en même temps une leçon d'énergie et de confiance en soi.

La lecture de ce livre nous a procuré de vives joies intellectuelles et de graves sujets de réflexion. Nous le recommandons à tous les lecteurs de la *Revue Spirite*.

L. D.

L'Evolution Divine : Du Sphinx au Christ, par Edouard Schuré. Un volume in-16. — 3 fr. 50.

Ce livre est une suite et un complément du célèbre ouvrage du même auteur, *les Grands Initiés*. Conçu sur un plan plus vaste, il remonte plus haut, en arrière, et plonge ses regards plus en avant, dans l'avenir. C'est un aperçu de tout le développement de l'humanité au point de vue philosophique et religieux.

Le sommaire du volume en dit l'importance : I. *L'évolution planétaire et l'origine de l'homme.* — II. *L'Atlantide et les Atlantes.* — III. *Le Mystère de l'Inde.* — IV. *Zoroastre.* — V. *Un Mage Kaldéen au temps du prophète Daniel.* — VI. *La mort de Cambyse et le soleil d'Osiris.* — VII. *Le Miracle hellénique.* — VIII. *Le Christ Cosmique et le Jésus historique.* — IX. *L'avenir.*

Pour la première fois, la doctrine mystique de l'Occident, que l'auteur appelle *l'ésotérisme helléno-chrétien* est exposée ici dans toute son ampleur et dans sa portée mondiale.

La Santé et la Beauté plastique par la *Respiration et la Gymnastique suédoise*. Méthode abrégée de culture physique et psychique, moyens scientifiques donnant des résultats certains par H. Vasson.

L'auteur se porte garant par une longue pratique personnelle, des résultats qu'on peut obtenir en suivant son système ; il démontre en une courte

synthèse que la santé est l'harmonie des forces qui lient l'homme à la vie universelle. Non seulement l'auteur vise le physique, mais surtout le côté psychique. Cet ouvrage sera d'autant mieux accueilli de nos lecteurs qu'il est écrit par un occultiste convaincu. — Une meilleure SANTÉ, une ÉNERGIE à toute épreuve, un CERVEAU PLUS LUCIDE, tels sont les fruits qu'on peut recueillir de ce système.

Prix : 2 francs (remise 5 °/₀₀).

Elocuencia de los Hechos (L'éloquence des faits) par P. SERIÉ, un volume in-8° (CONSTANCIA, éditeur, 1736, rue Tucuman, Buesnos-Aires).

Cet ouvrage contient le compte rendu des phénomènes médianimiques, des apports, des matérialisations obtenues avec le médium FIDANZA, de LA PLATA.

Ce compte rendu est accompagné de nombreuses photographies.

« La bonne foi et les excellentes intentions de M. P. SERIÉ sont bien connues. »

C'est par ces termes que le Dr Ovidio Rebaudi inaugure la critique de phénomènes de même ordre.

Cette critique a pour titre « Encore deux mots sur le livre du Dr IMODA ».

Elle figure aux pages 501 à 505 du numéro 1311 (11 août 1912) de la revue *Constancia*.

Nos lecteurs se souviennent d'une lettre lapidaire du Dr Ovidio Rebaudi.

Sa traduction intégrale a été publiée par *La Revue Spirite* d'octobre 1910 (pages 630 à 637).

« Vous désirez mon opinion sur l'image qui suinte du sang.

« La sincérité et la constance de M. ZANIBONI méritent cette satisfaction.

« Votre propre intervention m'oblige à m'occuper de ce sujet, qui m'inspire peu de sympathie.

« L'exhibition de viscères humains, même en peinture, m'est désagréable.

« En faire l'objet d'un culte m'indigne.

« Bref, il y a là un fait.

« Un liquide pareil à du sang, sort quotidiennement de l'image.

« Cela, sous une forme qui écarte toute crainte de supercherie.

« J'en ai manipulé trois échantillons.

« L'aspect du liquide est bien celui du sang.

« Mais pourquoi s'étonner, puisque c'est précisément du sang que le peintre a imité, sur le cœur et sur les plaies?

« Quant à l'analyse, ses résultats ont été absolument négatifs.

« Or l'assurance m'avait été donnée que divers chimistes avaient constaté qu'il s'agit réellement de sang, dans ces exsudations de l'image.

« Je crois qu'il y a là *malentendu* (mal entendu) car l'analyse est trop facile pour qu'une erreur soit possible.

« Aujourd'hui on m'interroge.

« Si ce n'est pas du sang, qu'est-ce que c'est ? »

« Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question.

« J'ai d'ailleurs attaché peu d'importance à ce sujet, comme Président de la *Sociedad de Estudios psiquicos*. »

Cette lettre est un document précieux.

Ce document révèle un esprit d'une droiture et d'une prudence singulières.

Eh bien ! Cet esprit, droit et sage, n'est pas d'accord avec M. P. Serié à propos de l'éloquence des faits médianimiques, rapportés dans le livre du Dr Imoda.

Pourquoi ce désaccord ?

Est-ce ici le lieu d'entrer dans le détail ? Non.

Il suffit que ce désaccord existe.

Il montre que deux esprits de premier ordre, M. P. Serié et le Dr Ovidio Rebaudi, peuvent différer d'opinion sur l'éloquence de faits médianimiques.

Et cela, même lorsque ces phénomènes médianimiques ont l'autorité exceptionnelle d'un préfacier comme le Dr Richet, d'un expérimentateur comme le Dr Imoda.

Corollaire. Sur l'éloquence des faits médianimiques, la variété d'opinion est loisible.

Il en est de cette éloquence, comme de l'éloquence de Mgr Dandrea. Don Jacinto la subit. Don Cosme y est rebelle. C'est affaire de goût.

En matière médianimique, rien de dangereux comme le Magister Dixit.

Je reviens à la déclaration de 1910 du Dr Rebaudi, je rappelle la lettre de don Egidio Zaniboni, publiée par *La Revue Spirite* de novembre 1910 (p. 671 à 673); je remets sur le tapis la question provoquée par l'article du 8 août 1910 de la *Nacion* de Buenos-Aires, intitulé *El Milagro de la calle Pichincha*.

N'est-il pas à souhaiter que l'histoire des phénomènes jalonnés par ces documents soit écrite ?

Ne gît-il pas dans l'énumération des documents précités un enseignement positif ?

L'enseignement ne serait-il pas d'ordre supérieur, si à ces documents étaient joints d'autres lettres, d'autres preuves, d'autres opinions, notamment l'article du Dr Jacinto Vignas.

Je parle de l'article de el norte de Santa Fé, œuf d'où naquit l'article de la *Nacion* du 8 août 1910.

Une manifestation pousse cent mille pèlerins à un taudis de la Calle Pichincha ! Doit-elle être dédaignée par l'historien de la médiumité ? Non.

Elle est une brèche ouverte dans les anfractuosités qui nous séparent de la connaissance du monde psychique.

Pour abrupt que soit le sentier, n'est-ce pas une faute que le négliger ?

Aussi serai-je reconnaissant à M. P. Serié comme au Dr Ovidio Rebaudi, à don Cosme Marigno comme à don Egidio Zaniboni, au Dr Jacinto Vignas comme à Mme Pétrona Baro, si l'un d'eux veut bien m'adresser, à la *Revue Spirite*, quelque document relatif à *El Milagro de la Calle Pichincha*.

Encore une fois, il n'y a pas de petites questions, quand il s'agit de phénomènes médianimiques.

Le document le plus modeste devient une mine précieuse pour le savant.

L'oscillation du pendule de la cathédrale de Pise ? Galilée y découvre la loi de la gravité.

L'oscillation médianimique est encore plus importante.

Un caprice de cette oscillation est un argument pour n'en négliger aucune.

Observateur de *El Milagro de la Calle Pichincha*, Galilée aurait forgé incontinent sur cette enclume la clef de mille autres manifestations de même ordre.

Il aurait arraché à l'obscurité qui les noye le pourquoi du dôme de Naples, le secret de la pierre de Pouzzoles et le mystère de l'épine d'Andria.

Sortir des ténèbres. Expliquer le mystère. Entrer dans la science. Telle est la loi de l'esprit humain !

Proférer cela du vivant de Galilée ! Une hérésie ? Sans doute !

Mais trois siècles après Galilée ! La pensée humaine est affranchie de l'autodafé. Elle nargue la prison.

Ennemi de la vérité, ennemi de dieu est le cerveau qui doute de la victoire de la lumière sur l'obscurantisme.

Don Pablo.

Une intéressante brochure, prix : 0 fr. 20 ; 20 francs le cent.

On dit souvent qu'il faut se méfier des communications spirites, rien n'est plus juste, surtout si l'on examine de près maintes productions de ce genre.

Cependant il ne faut pas trop généraliser et parmi les œuvres médianimiques, il en est de très intéressantes et de moralisatrices.

Je viens de lire une brochure qui a pour titre : *Les Sociétés Anciennes, Modernes et Futures*, dont l'auteur se nomme l'Esprit Humanitaire ; c'est, à n'en pas douter, une excellente œuvre médianimique.

L'auteur étudie d'abord les sociétés dans l'antiquité, la lutte pour la vie et le triomphe de la force brutale. Puis il aborde l'étude des défauts de notre civilisation, défauts qui proviennent plus des hommes que des choses. Les

passions, entre autres, annihilant notre volonté, sont un fléau pour notre âme.

Abordant un sujet plus général, l'auteur dit que les matérialistes viennent plus aisément au spiritisme que les gens d'église, ce qui se comprend aisément puisque les premiers ont pour guide la raison.

Quelques conseils moraux précédent une critique des sociétés fictives proposées par les matérialistes, montrant l'immoralité de la révolution sociale préconisée par d'aucuns.

Pour finir, l'auteur préconise la Synarchie du marquis Saint-Yves d'Alveydre, comme le meilleur système de gouvernement.

Nous pouvons tous recueillir un bienfait de cette lecture et c'est à ce titre que j'ai écrit ces quelques lignes.

ARCTURUS

Albert *d'Angers. — Pour guérir, Magnétisme et Guérisons*, à l'usage des malades et des jeunes magnétiseurs. In-18 de 72 pages, 3e édit., avec 5 figures et portraits de l'auteur. Prix : 1 franc.

Très intéressant petit ouvrage, qui est divisé en trois parties. La première traite de la pratique du magnétisme : elle est rédigée très sobrement, sous forme d'aphorisme. La seconde traite des effets divers observés sous l'action de la magnétisation. Enfin, la troisième donne des exemples de guérisons obtenues par l'auteur.

Ajoutons que cet ouvrage de vulgarisation est une réimpression ayant obtenu un légitime succès. Il s'adresse tout particulièrement aux malades, aux jeunes magnétiseurs qui n'ont pas encore acquis l'expérience suffisante, et à tous ceux qui désirent pratiquer le magnétisme pour guérir ou tout au moins soulager les leurs.

Pensée du mois (du 15 septembre au 14 octobre).

On ne peut s'améliorer en rien, si on ne commence pas par la bonté.

Pour attirer les âmes à Dieu et à nous, il n'y a véritablement que la bonté.

La bonté est un composé de tous les devoirs et de toutes les vertus. L'excuse, le pardon, l'indulgence, la charité, elle ne s'arrête à aucun obstacle, à aucune faute. Elle nous rend heureux, et elle rend plus heureux encore ceux auxquels nous la donnons.

Si quelqu'un me demandait quel est le vrai secret du bonheur, je lui répondrais sans hésiter : c'est la bonté. (A SALTZMANN).

Le Directeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN